

Confessions d'une femme

Roman

© *Dar El Hadhara*

BP 04 (A) Birtouta Alger

Tél.fax : (00213) 21 41 70 46

Email : kheddoucir@yahoo.com

Couverture : Tableau du peintre Etienne Dinet

Dépôt légal : 4246-2015 ISBN : 978-9931-357-39-1

Aïcha Bennour

Confessions d'une femme

Roman

Traduit de l'arabe par
Mohamed Sehaba

*Ce roman a reçu le prix du concours littéraire
Naji Naaman, en 2007 au Liban.*

Editions El Hadhara

Dédicace

A mes filles Sanaâ et Nour

A toute femme qui refuse d'être autre qu'une femme

A tout homme qui voit en la femme un être humain

Aïcha

Douleurs infantiles

Ramadhan...

Seul le mois de ramadhan me centre et m'incline à la soumission. Il me porte à guetter l'heure au moment du crépuscule. Seul ce mois m'affranchit des carcans du désir, du caprice et de la tentation du plaisir. Il me fixe la nature des couleurs troubles dont j'avais découvert la clarté au Sahara, entre les sables dorés.

Ramadhan seul ravive cet enfant acariâtre, désinvolte et insouciant qui m'habite.

Un enfant qui joue. Qui se rebelle contre les domaines réservés et les convenances. Qui s'amuse avec les verres colorées par les lèvres.

Un enfant égoïste qui jouit des choses quand il les possède et pleure quand il les perd.

Un enfant rétif, réfractaire au silence et à l'oppression.

Un enfant qui cherche à s'intégrer au monde extérieur où pourtant il s'est retrouvé seul, plongé dans ses rêves et sensations, replié dans des émotions violentes ou dans son amour envers les personnes ayant façonné sa personnalité infantile, à l'instar de ses deux grand-mères, Kheïra et Zayneb.

Un enfant introverti, sensible, instable, changeant au gré des situations, en tous domaines. Torturé par les pensées depuis l'instant où il avait vu sa grand-mère, Kheïra, le corps étendu, inerte – elle était morte.

Un petit enfant s'efforçant de comprendre le langage de la mort qui lui avait ravi cette vieille avec laquelle il jouait, sur son dos courbé, et prenait plaisir à se promener dans les champs, à travers les troupeaux de moutons et de chèvres ou entre les couleurs des poules, à la recherche d'œufs cachés sous la paille et entre...

Seul ramadhan me restitue la sensation du temps et l'inclination à la soumission avec consentement, un consentement dont j'ignore la source.

Je chausse l'ambiguïté en long et en large... mauvaise copie de ma nature qui souffre d'un profond dédoublement ; et mon double tantôt me harcèle tantôt pactise avec moi.

L'odeur d'une appartenance circule sans cesse dans mes profondeurs. Elle me transporte dans les rues encombrées de gens faisant les magasins, achetant ce dont ils ont besoin.

Je sens l'odeur des bons plats, l'odeur des encens brûlés qui embaume l'endroit, l'odeur de l'amour, de la piété et de la bonté, l'odeur de...

Une odeur qui me fait reprendre confiance en mon être ébranlé, et apaise en moi la contradiction en une fiction de verres colorés.

Mes débuts...

Mes débuts m'étaient une légitimité voilée.

Un ensemble de formes qu'il était interdit de discuter, interdit aussi d'en contester la moindre couleur.

La cravate...

La cravate colorée me procurait cette illusion de fierté que j'avais appris à arborer devant mes camarades au bureau et devant Raja dont le sourire m'a fait tomber au fond du puits comme y tombe une feuille d'automne fanée.

Brisée, était Raja, en partant - et à jamais.

Mes débuts...

Mes débuts étaient des verres colorés, des verres ressemblant à des verres de vin pour leur buveur dont je récitais la poésie en mon for intérieur chaque fois que je n'en pouvais plus et que mon ami Tawfiq me chargeait de reproches et de réprimandes :

«Garde-toi de me blâmer car blâmer est provocation

Et guéris-moi par ce qui avait été mon mal.»

Rien n'est aussi douloureux que ces pensées qui viennent, qui fuient puis se dissipent ; elles peuvent être bousculées par d'autres et, alors, l'oubli les cernent et bientôt elles ne sont que moment de silence.

Il avait lu toutes les couleurs et fabriqué de sa personne un miroir pour lui-même. Le miroir n'était qu'un début de l'aveu... l'aveu de la souffrance et de la douleur.

Le miroir pouvait ne lui renvoyer aucune couleur comme il pouvait lui renvoyer toutes les couleurs, aussi bien les vives que les ternes. ♦

La vision

Elle m'apparut dans le sommeil. En robe blanche. Une mariée. Elle tenait dans les mains une série de couleurs et des crayons. Elle mélangeait les couleurs devant moi en disant :

- Viens, jouant ensemble au jeu des couleurs. C'est comme ça qu'on mélange les couleurs : le rouge avec le jaune, orange ; le bleu avec le jaune, vert ; le rouge avec le bleu, gris-foncé ; le rouge avec le blanc, rose ; et le bleu avec le blanc, bleu ciel ; le noir avec le blanc, gris pâle.

Puis elle leva le pinceau et le passa sur mon nez en riant :

- N'est-ce pas joli, dit-elle, mélanger les couleurs entre elles ? C'est un divertissement et un plaisir ; comme ça est l'amour : de toutes les couleurs ; comme ça est la vie : elle nous donne une couleur différente de celle qu'on aime.

- Telle était la jouissance des couleurs...

Son désespoir et sa mélancolie étaient exacerbés par le sifflement d'un vent impétueux, qui lui parvenait de dehors et qui secouait les fenêtres dont le claquement provoquait sa tension.

- Je vais éclater, je vais éclater...

C'est plutôt la colère du ciel qui va éclater dehors, et l'atmosphère de la pièce chargée d'humidité m'étouffe.

Il regarda par la fenêtre ; le jeu des couleurs lui parut vide et les ruelles désertes ; la ville baignait dans le gris, se noyait dans la boue et tout ce que cette boue charriait : ordures, arbres, fils électriques, chats et souris nageait dans le sens du courant.

Un homme presque nu s'accrochait à une corde nouée à un tronc d'arbre brisé ; une femme s'agrippait à la rampe d'un pont après avoir fui sa maison en bord de mer.

Tout était en train de nager, et rien à contre-courant. Même les corps vivants ne pouvaient nager à contre-courant. Le déluge était seul maître.

Sept jours passèrent...La force des tempêtes diminua après avoir emporté mes rêves ; à coté de moi, une femme du voisinage hurlait son désarroi : son fils était tombé du haut d'une construction délabrée.

Elle gémissait de sa voix affligée, qui m'atteignait jusqu'à la peur, à travers les eaux tumultueuses du déluge avançant vers la ville.

Je scrutais l'espace et le plafond de la pièce étroite et ne rencontrais que silence alors que dehors les lampes étaient allumées et leurs lumières faisaient rayonner les endroits reculés, habituellement d'une obscurité profonde.

Ma consternation face à ce silence redoubla et je compris que c'était la nature qui avait fait son œuvre cette nuit-là.

- C'était la nuit des couleurs.

Les larmes coulaient abondamment sur mes joues, effaçant toute marque de frayeur. Je restai planté à la fenêtre, et je vis les gens fuyant à la hâte, criant, pleurant, puis se résigner à dormir à même le sol de peur que les constructions ébranlées ne s'écroulent sur eux.

Les rois couraient vers le sol nu après avoir retiré leurs couronnes ; ces rois ayant commis auparavant des actes vils sur la terre.

Oui je les avais vus grands, ces rois, coiffés de couronnes et accrochant des étoiles à leurs habits, se parant de luxe, se nourrissant de miel.

Je les avais vus ravir les larmes des yeux, la joie aux cœurs, la bouchée d'aliments aux ventres affamés.

Je vis aussi leurs courtisans se dépouiller de leurs habits, de leur fouet, de leur tyrannie et de leur colère haineuse.

Aujourd'hui la malédiction du ciel les atteignait.

Je me prosternai en louange au Ciel puis, assis, je me mis à pleurer. Pleurer tant que je n'étais pas un roi que la nature dépouillait, de force, de sa couronne.

Mon ami eut des visions dans son sommeil.

Parmi les visions que mon ami Ramy Fathi reçut, une était de mauvais augure. Il me dit alors :

- La malédiction ?

Je lui répliquai :

- Que veux-tu dire ?

Il dit :

- La malédiction est là ; nous ne mourrons pas d'une mort paisible.

Ne pouvant contenir son dépit, mon ami Ramy Fathi s'abandonna à l'envie de se confier ; ainsi, après que le vin lui eut monté à la tête, il dit :

- Je suis sorti de la soirée après m'être amusé et avoir dansé avec les autres, après avoir humé les parfums et, troublé par les lumières, pris encore un verre puis un autre jusqu'à vider la bouteille verte...oui la bouteille était verte.

Sur un ton calmement provocateur, je dis :

- Et est-ce que tu faisais la différence entre les couleurs après avoir fini la bouteille ?

Il dit alors avec une cruauté forcée :

- J'ai perdu la maison...la maison

- J'ai perdu toutes les couleurs de la maison, dit-il ensuite, sur un ton passionné. Il omit de poursuivre ses remarques à mon encontre et s'abandonna à l'attrait de la confession. Son visage blêmit et il se mit à relater les dures conditions qui l'y poussaient.

Je lui dis tout en le dévisageant d'une manière incisive comme si le voyais pour la première fois :

- Ce qui s'est produit, c'est du passé maintenant, et rien ne justifie ce que tu fais à présent.

Puis je lui tapai sur l'épaule espérant alléger sa souffrance.

Il me jeta un regard furtif sous la lumière d'une lampe posée à côté de lui comme s'il avait soudain perçu mon sentiment à son égard :

- Toi...tu ne veux pas que je parle au sujet du péché.

Je dis alors :

- Nous sommes tous des pécheurs, et pis encore.

Il m'interrompit avec véhémence avant de répliquer dans un abattement âcre :

- Est-ce que les peines ont été clémentes avec moi pour que je puisse m'en défaire?

Puis mon ami Fathi changea d'aspect et me lança d'une voix pleine de frayeur :

- Et la vision ?

Je lui dis déconcerté par sa peur :

- Laisse-moi te dire que la mort est le bonheur éternel ; quant à la vision que tu as eu ce n'est autre qu'une âme du paradis qui t'a rendu visite pendant que tu portais l'habit du péché.

Il lui jeta un regard d'imploration et, en s'étendant sur son lit après la sortie de Tawfiq de chez-lui, il se dit (alors qu'il avait erré sans but, faisant le tour

des lieux du regard avant de se laisser absorber par un jeu avec son être épouvanté) :

- Il a tout oublié, même le péché.

Dans sa nonchalance, il se laissa aller à la jouissance et, contrairement à son habitude, il se délecta de cette vision qui le hantait depuis le moment de son péché.

Il se représentait les astres, les étoiles et la conquête de l'espace avec l'enthousiasme d'un enfant émerveillé par l'incandescence des choses et le contact tactile avec elles.

Et dans une atmosphère froide, creusée par le vide, l'ennui et l'angoisse, une touche de tristesse apparut sur son visage. Alors il laissa remonter sa désolation pour sa souffrance à elle ; il soupira en disant :

- Il y a un espoir.

Les crispations de son visage traduisaient un extrême bonheur, mais aussi une extrême répugnance envers lui-même à ce point que tenir à la vie lui était une stupidité. Il sombra dans une profonde léthargie ; de nombreuses choses se diluèrent dans son imagination et il se remémora le passé pour lui présenter ses excuses.

Dans ses impénétrables profondeurs, il remua les secrets d'un long silence. Et son aveu d'être quelqu'un

souffrant d'un trouble de personnalité augmenta son angoisse... il trouva toutefois dans son aveu ce qui atténua sa tension émotive.

Il resta dans le noir se mortifiant d'avoir perdu sa vie, après s'être rappelé la blessure qu'elle avait gravée en son cœur (mais il était parti, parti en l'abandonnant).

De plus en plus dépité, il ne tarda pas à entrer dans un état de tiraillement et de dédoublement. Il dit :

- C'est l'inadaptation au réel et l'effroyable pression psychologique qui m'emmènent à refuser la vie. La refuser avec ma dérision ; la refuser avec ma déraison pour ensuite m'y abandonner avec mes bouteilles, mes verres et mon extravagance.

Je tombe dans ses creux qui me conduisent chaque fois à de graves dérives, des dérives dont je me serais bien passé. Elle m'entraîne vers le non-retour. Elle me charge de ce que je ne peux supporter, plutôt je me charge moi-même de ce que je ne peux supporter.

Je manquais parfois de pouvoir de discernement. L'altération de mon comportement et mes troubles de réflexion, voire ma perception erronée de certains sujets me faisaient souffrir, beaucoup souffrir.

Puis il descendit du lit, directement face à la fenêtre,

en répétant en son for intérieur :

- Est-ce que je souffrais de frigidité émotionnelle envers elle ?

- Mes changements brusques d'humeur y étaient-ils pour quelque chose ?

Au début j'ai essayé de prendre mes distances avec le Bureau du Parti et avec ma famille. Je m'éloignais de ma mère et de mon père jour après jour jusqu'à ce que j'ai quitté le village (au prétexte d'aller mener une vie honorable en ville), puis la société, et en suis arrivé à ne plus pouvoir travailler ni communiquer avec autrui.

Des crises de violence s'emparaient de moi, générant une angoisse telle, que j'avais peur qu'elles influent sur mon métabolisme et sur ma vie normale.

J'ai traversé cet état plusieurs fois les derniers temps ; il influençait ma vision des choses et mon comportement. L'angoisse chez moi est source d'anxiété et d'absence d'apaisement.

Le tremblement des mains et le refroidissement des membres m'entraînaient, alternativement, dans un état de déprime, dans un état d'euphorie et dans un autre état aussi – que je ne peux définir.

J'essayais de me débarrasser de mes dépressions et anxiété avec des bains d'huiles aromatiques. Je mettais quelques gouttes d'huile de pin dans une

cuve d'eau et y restais un moment, un moment durant lequel je m'imaginai dans un lac en haute montagne.

Un lieu calme avec des vues prenantes où j'entendais les oiseaux danser alors qu'autour de moi la brise cajolait les saules et la nature exhalait ses parfums pendant que de jeunes filles aux cheveux truffés de fleurs jaunes allumaient des encens sous mes yeux telles les prêtresses de Baal allumant des encens pour Baal lui-même, pour le soleil et pour la lune. Ou comme faisaient les Romains : à chaque divinité ses aromates particuliers : le safran pour la divinité du soleil ; le tamarin pour la divinité de la guerre...

Pendant que, dans la senteur des fleurs, je percevais la nature de l'âme : n'acceptant que le sensible et aspirant à plus d'équilibre en soi, je sentais si important de trouver un ami dans ma solitude et des réponses à mes questions en toutes couleurs et en tous parfums, et que ces couleurs qui m'ont tant enseigné me convainquent que je suis un homme capable d'avoir des enfants et une odeur de paternité dont je tirerai, en la sentant, une volupté.

Il passa ainsi un temps à soliloquer, tantôt maugréant tantôt conciliant avec lui-même, souffrant, triste, joyeux ; martelant en son for intérieur que l'institution du mariage était désormais dépourvue

d'amour, de bonté et d'indulgence, qu'elle consistait à présent en des corps qui se rencontraient à l'heure du coucher : une institution de besoins et de course contre la montre, une simple, une simple...

- Et si j'étais une femme ?

- Une femme qui n'enfante pas

- Accepterais-je mon sort avec elle ?

- Me remariais-je avec une autre qui me donnerait des enfants ? Et que leurs voix empliraient l'espace silencieux de cette pièce étroite ?

- Est-ce que je divorcerais d'elle ?

- Dois-je avoir de la pitié pour son désir de maternité ?

- Est-ce que ? Est-ce que ?

Elles m'ont tant poursuivi, ces questions qui s'étaient imposaient à moi, avec insistance. Si bien que je me suis demandé : « Et moi qui s'occuperait de moi ? »

Est-ce qu'elle accepterait de rester avec un homme incapable de procréer et qu'elle aurait pitié de mon instinct de paternité et se priverait de maternité ?

Et si j'acceptais sa demande d'adopter un enfant qui remplirait notre solitude ?

Est-ce que je dirais plus tard à cet enfant la vérité sur lui et sur moi, quand il deviendrait grand

et m'appellerait papa ?

Est-ce que je détruirais chez lui la représentation du père ?

Raja était d'une grande et riche famille, la famille de Si Makhlouf Ould Abdelkader, bien considérée, bonne, ayant hérité honneur, générosité et crainte respectueuse de père en fils. Les gènes de l'hérédité avaient favorisé chez elle la transmission de la couleur de la peau, d'une génération à l'autre.

Si Makhlouf Ould Abdelkader dépassait la soixantaine. Il se distinguait par un tempérament émotif, prompt à la colère. Il savait beaucoup de choses sur la culture populaire des gens de la région. Souvent il traduisait habilement sa colère à travers l'énonciation d'un proverbe approprié à la situation, faisant de ce dernier un moyen imparable pour remettre qui il voulait à sa place. Mais il avait bon cœur, l'âme pure. Il était courageux.

Raja était donc sa fille, la fille d'une des plus « grandes sociétés de pétrole et de gaz » dans le sud algérien.

Une fille belle et svelte, aux cheveux noirs et abondants, aux yeux noirs aussi ; le visage arborant la rougeur de la pudeur campagnarde. Elle était joviale, intelligente, fière d'elle-même, tout en confiance et pleine de volonté.

Je passais la majeure partie de mon temps avec les travailleurs, en plein désert, dans l'exploration du pétrole, qui entraînait dans le cadre de ma fonction ; je venais de quitter le village qui dormait du sommeil des Gens de la grotte pour m'installer en ville, après avoir fait connaissance avec Raja.

L'attrait de la découverte m'avait amené à chercher la rose du désert et ses reptiles qui faufileaient imperceptiblement dans le sable. Chercher aussi les vestiges anciens abrités par les pierres et les montagnes du Tassili, près du Hoggar dont nous étreignions le sable doré et chaud et subissions la fulgurance du soleil incandescent qui déversait ses flammes durant la journée. Sous les tentes que nous dressions, nous dégustions nos repas composés de viande grillée sur la braise et de pain *el mala* cuit sous le sable brûlant. Nous terminions notre réunion conviviale autour d'un thé fort, préparé sur la même braise encore ardente (on le laissait chauffer jusqu'à lui donner une couleur marron foncé).

Le désert changeait toujours sa silhouette, redoublant de beauté et de magie, comme lorsqu'il exhibait cette image que formaient les Touareg avec leurs danses et leurs chansons sous les sons du *tendi* et de l'*amzed* tandis qu'une autre naissait de la course de chameaux et de « la danse de mariage » des hommes voilés, vêtus de la tenue de la région, le tout étant agrémenté d'un duel folklorique à l'épée.

Le Sahara est une belle région du monde. Notre équipée hasardeuse pour la découverte ressuscita en moi l'image de l'exploratrice aventurière, Isabelle Eberhardt, passionnée de voyage et de nomadisme entre les dunes et les oasis. Une femme qui a recherché la paix à l'ombre et parmi les habitants du Sahara. Elle y vivra dans une plénitude apaisée jusqu'à ce qu'elle mourût noyée dans ses « dunes d'eau ».

Chaque tableau de couleurs au Sahara était en sons et en images : la lumière du soleil avait une couleur ; les ombres, une couleur ; les dunes, une autre couleur et une magie qui avait tant ravi Albert Camus, tout comme il en fut d'André Gide par les tableaux de Biskra ou encore Eugène Fromentin qui avait dit avoir été envouté par les couleurs et qui (sans doute pour cette raison) habita dans un ksar de la région de Moustafa Bacha.

Les scènes des rituels, des mariages, des coutumes et des jeux de devinettes constituaient une partie indissociable de son sable d'or et une des facettes de l'humain qui ornaient les œuvres de Nasr Eddine Dinet (Etienne Dinet).

Ses chaînes rocheuses s'offraient par endroits en surfaces murales à des dessins gravés d'animaux ayant vécu jadis dans cette région : oiseaux, bovidés, reptiles...ces dessins évoquaient ainsi le combat

de l'homme depuis l'éternité et témoignaient de la succession des civilisations dans la région.

Aujourd'hui rien de cela n'est resté : tout est parti et parti le plaisir et l'amour de la découverte. Ne demeure plus que ces chaînes rocheuses et ses gravures qui rappellent mon passage.

Telle est la vérité que j'ai découverte...puis je suis parti.

Je m'amusais avec les filles dans les rues de la ville. Je ne tenais pas en place avant que l'une d'elles ne m'eût pris au sérieux et qu'alors la chose me devenait plus plaisante ou plus excitante, bien que passagèrement.

Je traitais avec dédain leur beauté comme on traite avec dédain la liberté et l'humanité aujourd'hui.

La vie nocturne a une saveur singulière ; celle du jour, la saveur du regret et du remord, mêlée comme elle est au mensonge, à la lâcheté et à l'échec.

- Que c'est facile de parler de péché !

- Que c'est facile de se confesser !

Les films d'horreur produisent sur moi un effet particulier malgré la négativité de ma personne.

La peur est chez moi d'abord une peur recherchée puis une peur réactive pour être enfin une peur malade.

L'horreur de l'inconnu m'est intrinsèque. Mes crises de frayeurs sont dues à ma grande peur de faire face et à ma peur du passé et de l'avenir. Elles sont comme des tornades devant lesquelles même les rois ont abdicé.

Et, en vérité, l'homme n'a plus aucune valeur aujourd'hui.

Masques déchirés

Elle se dit :

- La différence entre les deux couleurs est infime.

Elle choisit sa couleur préférée: un mélange aléatoire de couleurs et de formes. Elle s'habilla de sa robe ample, avec une ceinture à la taille. Puis son désir de beauté s'exacerba et elle éclata d'un rire qui résonna dans toute la chambre.

« Il est séduit par ma personnalité, ma beauté, ma façon de penser, mes rêves. Je lui plais. »

Son visage s'illumina d'une joie ingénue. Dans son imagination, les couleurs scintillaient sous les lampes

du dancing ; elle se mit à danser avec lui alors qu'il la tenait par les hanches avec ses deux mains, revivant ensemble des moments imprégnés de magie et de calme nocturnes.

Elle dit, les traits du visage dansant sur l'air musical :

- Un plaisir étrange s'était emparé de moi et un délice confus s'était répandu dans mon corps.

- Etait-ce l'amour ?

- Etait-ce l'adieu à l'amour ?

- Ou était-ce le signe que c'étaient les derniers instants qui traînaient en tournant sur place ?

- Ou bien encore, était-ce un défi à la peur, la peur d'une société qui refuse l'amour et le combat par la mort, l'exil ou le suicide ?

Depuis mon âge tendre je pratique l'enfantin amour ardent en mon for secret ; je pratique l'amour comme un jeu avec un jouet que je cache parfois et parfois accoutre des plus beaux habits que je lui ai cousus de mes mains.

Je percevais l'amour en chaque chose, avec le cœur. Il se transformait en un tas de cendre dès qu'on le voyait avec les yeux.

Mes univers n'étaient pas des terres découvertes. Les veines du refus et de l'opposition y ont pris

racines depuis qu'est né chez moi le plaisir à chercher d'affrontement et la rébellion contre les coutumes qui ont ravagé mon orgueil et m'ont écrasée en tant que femme.

Une femme qui se passionne pour la féminité jusqu'à l'os.

Il y avait une grande dissension entre l'amour, la peur et l'insoumission : les règles de la bédouinité étaient restées gravées dans mes profondeurs ; elles éprouvaient, à travers moi, de la gêne à approcher le royaume de l'amour, mais elles volaient tant l'amour des photos, des chansons, des arbres, des oiseaux, de la couleur du ciel et même de la pluie.

Je voyais l'amour se voler par les trous des serrures, par les fenêtres ou passer en cachette dans des lettres le jour, et la nuit entrer dans les maisons furtivement et cela, parce qu'il était réprimé ou interdit.

A cette époque-là je sentais qu'il se détachait de la pesanteur et passait outre les lignes qui lui étaient imposées, je sentais qu'il bravait les limites qui le cernaient.

C'était une autre couleur que celle que j'avais aimée durant mon enfance dans mes effets et mes jouets.

C'était un amour voilé qui me dépassait, moi la petite fille gâtée qui cherchait sans cesse son visage

et son image parmi les visages voilés, qui cherchait la forme et ce qui était derrière la forme, la couleur et ce qui était derrière la couleur, ainsi la forme et la couleur partagèrent avec moi ma chambre, mon lit, le bout de mes doigts, mes rêves, mes habits, ma coupe de cheveux, mes tableaux. J'exerçais alors sur moi un contrôle de la couleur, de la forme, et de la douleur – la douleur devenue un autre langage dominant mes comportements...

La confiance...

L'amour se livrait à l'effusion sentimentale des corps qui se débattaient dans leurs désirs voilés, leurs refoulements et s'abandonnaient à des phantasmes auxquels ils finissaient par croire.

L'amour voilé était ce monstre qui s'attaquait à ses proies la nuit et les crucifiait le jour ; et le plus grand crime qu'il commettait était le reniement de sa victime et de l'enfant illégitime à qui celle-ci donnait naissance dans les plis des ténèbres.

Le viol ...

L'amour violait l'innocence à la fleur de l'âge après que celle-ci y eut recours pour briser les carcans sociaux, tombant ainsi dans ses fers qui l'enchaîneront à jamais.

Innocence. Victime. Pêché.

Puis la dépression, le désarroi et la douleur, conséquence de l'infidélité qui détruisait même les foyers les plus en confiance.

Craintes...

Les yeux ronds, elle cilla et son visage blêmit de tristesse pendant qu'une envie pressente questionnait ses désirs profonds. Puis elle y alla d'un sourire ambigu réalisant que ce n'étaient que des craintes superflues.

Elle se mit à se retourner dans son lit, alors tout un pan de sa robe rose se retira de sur la moitié de son corps. Elle arrangea sa robe puis elle se retourna avec le fou désir de voir cette partie-là de sa nudité.

Elle se contempla dans la glace, pivotant à droite et à gauche puis elle essuya de sur son visage quelques couleurs échappées de leur place, négligeant de dissimuler les ridules sous ses paupières.

Elle sourit satisfaite d'elle-même puis sortit.

Murmures colorés

Elle s'arrêta près de lui, les traits figés. Elle le salua d'un sourire gai en essayant de s'excuser du retard : balbutiante, cherchant ses mots – des mots lui avaient échappé dès qu'elle l'eut aperçu. ♦

A quelques mètres d'eux, une femme d'un âge avancé était assise sur une chaise en bois à côté d'un homme avec une chevelure blanche. Ils discutaient d'un problème ; leurs voix lui parvenaient tant ils parlaient fort, attirant l'attention sur eux.

Il remarqua son bredouillement alors il l'interrompit, lui posant la rose sur les lèvres, et elle s'arrêta de parler.

Ils s'assirent près d'un haut palmier, sur un banc. Elle le regarda et, avec candeur, elle saisit des yeux son regard au vol puis elle enfouit son visage entre ses mains ouvertes.

Son cœur battait d'un étrange désir : le désir fougueux qu'il la prenne dans ses bras et colle sa joue contre la sienne, ses doigts fourrageant dans ses longs cheveux, et qu'il sirote d'elle le nectar des rêves, et qu'il...

Qu'il la prenne sur un cheval blanc à l'instar des princes et qu'il courre avec elle dans les prairies et dans les vallées jusqu'à la tombée du jour, à l'heure du silence.

Qu'il hume son doux parfum et ne s'en réveille que sur ses chuchotements.

Quand elle s'aperçut de son inattention elle retira sa main de sur son visage sans qu'il s'en fût aperçu, en disant :

- Où l'amour t'a-t-il transporté ainsi, si loin de moi ?

Il répondit, les yeux pleins de larmes :

- D'amour pour l'amour !

Parce que je voulais oublier le passé et ses jours douloureux... qu'il devienne comme des feuilles d'automne et que j'oublie avec son retrait la réponse toujours en suspens, la question qui se dérobaît à moi

puis revenait me provoquer sur le fait que je sois ou non un homme inaccompli.

Je voulais commettre les folies, voler au-dessus des nuages, me déchaîner comme la mer, et que se lèvent alors sur la plage les lâches et les mauviettes comme moi ou que je les engloutisse dans mes fonds et rejette mon écume sur le sable doré afin qu'elle aplanisse les lieux de la même manière que mes vagues en colère atteignaient habituellement l'extrême limite et prenaient les derniers pieds qui les fuyaient ou se jetaient en elles. Je voulais détruire les images coutumières dans mon imaginaire, je voulais que le disque solaire me happe, me porte vers l'inconnu et me propulse avec force vers les couleurs de l'arc-en-ciel.

J'étais comme un enfant chicaneur qui posait trop questions et assaillait son entourage par son insistance :

- Où va le soleil ?
- Où s'arrête la mer ?
- D'où viennent les couleurs de l'arc-en-ciel ?

Mon maître d'école m'avait toujours conseillé de persévérer et de chercher. Cela me faisait plaisir car la réussite de la part d'un enfant comme moi était improbable. Non elle était plutôt probable: les savants sont forts par la preuve qu'ils présentent, par les

vérités qu'ils apportent et l'argent n'est que corruption du temps et de l'espace.

J'imaginai un jour que j'allais persévérer dans la recherche : le silence me lassait après que j'eus acquis les vérités... les vérités sur les divinités et les civilisations anciennes...

La vérité sur le coucher du soleil, les limites de la mer, la formation de l'ombre et de la pluie, sur l'irruption des volcans, sur l'amour, la lumière et les couleurs.

J'ai appris d'elle le langage des couleurs : ses cheveux avaient une couleur ; sa robe avait une couleur ; son sac à main, une couleur ; ses chaussures, une couleur ; ses yeux, une couleur ; son sourire, une couleur ; ses lèvres, une couleur ; son silence, une couleur ; sa pudeur, une couleur...

Ils idolâtraient le feu pour son flamboiement, la lune et le soleil. Or, moi, le flamboiement m'a brûlé le jour où j'ai découvert ses couleurs et les avaient mélangées de mes propres doigts.

Ils idolâtraient les divinités ; associaient chaque phénomène à un dieu, pour lequel ils élevaient des temples et sculptaient des statues : le dieu du ciel, le dieu de la mer, le dieu de la guerre, le dieu de la lune... et l'idée de l'immortalité de l'âme, liée à des civilisations plus anciennes.

La réalité de Zeus, dieu du ciel, du tonnerre et de l'éclair, de Moloch et de Baal !

J'étais passionné par la réalité de Massinissa, de Jugurtha et de Hannibal, j'étais passionné par le compositeur de l'Iliade et l'Odyssée, Homère, par Rabiya El Adawiya, par Néfertiti, par Cléopâtre, Napoléon, Hitler et féru du plat de poissons comme les Carthaginois qui ont excellé dans l'art de le dessiner.

Je voulais être Hercule ou Héraclès, dieu de l'agriculture et du commerce, être un héros à ses yeux, un héros mythique.

Que je torde le cou au lion, que je tue le serpent à sept têtes, que j'attrape le sanglier vivant, que j'abatte avec mes flèches des oiseaux du lac Staphala qui se nourrissaient de la chair humaine, et que je sois ainsi Hercule, le héros.

Que je dompte devant elle le taureau furieux de Crètes, avec une cape rouge comme font les Espagnols : ils volent l'amour avec la couleur rouge, ils tuent avec la couleur rouge, ils se délectent avec le rouge et triomphent avec le rouge !

Que je cueille les pommes d'or dans les vergers des îles envoutées de Heispraed.

Et qu'elle soit, elle, Achtarout, la déesse de l'amour et de la beauté, Achtarout celle qui a ressuscité Adonis,

dieu de la beauté et de la fertilité, après qu'il eut été tué par un sanglier.

Qu'elle soit une femme et que je sois un homme à ses yeux, un homme qui la fascine, un homme et c'est tout.

Le soleil envoyait ses derniers rayons de lumière alors qu'elle se baignait dans les eaux de la mer ; ses yeux me poursuivaient à cause d'une inquiétude qui me torturait encore et d'un courroux que j'avais imaginé dans son regard.

- Dois-je lui dire la vérité sur mes craintes absurdes et sur les visions qui m'assiègent ?

Peut-être qu'elle pensera que je m'amuse avec sa vie ou peut-être...

Alors son cœur lui répondit :

- Mais elle t'aime et elle ne cache pas sa disposition à rester avec toi !

- Futiles illusions !

Elle interrompit son silence avec délicatesse tout en dissimulant sa colère et son appréhension envers lui.

- Il fait chaud, dit-elle.

Je n'avais pas entendu ce qu'elle avait dit et je le lui montrai. Je luttais à ce moment contre mes penchants et combattais Zeus, Hercule, Jugurtha,

Massinissa et mes hantises ; je sortis une cigarette de ma poche et l'allumai.

Elle me jeta un regard las et ennuyé en disant :

- Je ne savais pas que tu fumais ! Depuis quand tu fumes ?

- Depuis que je t'ai connue.

- Est-ce que me connaître te fait du tort ? Nuit-il à ta santé ? Tu sais que fumer est mauvais pour la santé.

- C'est une trahison envers mon repos.

- Une trahison !

Il alluma une autre cigarette en se disant en lui-même :

- Et si je m'éloigne d'elle c'est aussi une trahison.

Puis il se tourna vers elle :

- L'artiste peint avec les couleurs et moi je peins des formes dans l'atmosphère avec mes bouffées de fumée ; et tu es une artiste qui sait comment se composent les formes.

- Tu te consumes avec le feu du danger.

Il l'attaqua cette fois de front :

- De nombreuses questions, sans réponses !

Elle afficha alors un sourire nerveux ; elle avait réalisé qu'elle devait mettre fin à ce dialogue qu'elle

ne comprenait pas et quitter le lieu en vitesse. Elle s'excusa alors affablement et s'en alla.

Elle s'en alla ; et en vérité c'était de ma faute. La faute d'avoir pris un visage autre que le mien et une âme autre que la mienne alors que me hantait cette vision chargée d'un mauvais augure.

Quelle folie est-ce de parler de la tristesse et de la joie et de ce nous avons donné à nos âmes que nous malmenons sans hésitation ni crainte ! Nous rejetons toutes les frontières établies, nous rejetons notre moi, nous transgressons les limites tracées par le destin, et c'est alors que nous emportent des courants puissants chargés de péchés commis par d'autres.

Je suis heureux de rendre visite à un malade ; heureux de consoler un orphelin, de frapper à la porte de mon voisin, de jouer avec les enfants, d'arroser les arbres, etc. Mais je n'ai rien fait de tout cela...et me suis demandé après si j'étais une partie du paradis de mes mensonges.

Confessions du délice et du feu

J'avoue être une femme qui a ôté aux lettres leurs points, lu les mots en sens inverse et dessiné les idées avec les couleurs.

J'avoue avoir déchiré le rideau de mon silence et être partie, à travers tes cils fournis, voler le calme à tes larmes.

Car il n'y a nul péché à ce que j'affiche mon aveu et me débarrasse d'un amour qui m'a conduit à l'aveu.

Lorsque mes couleurs se mélangent et montent les chants de mon souffle, lorsque je dessine les plus

beaux tableaux narrant les reliefs de ma flamme, j'avoue.

J'avoue avoir déchiré mes robes qui étaient cachées dans l'armoire, après avoir refusé toutes les couleurs, et jeté les tessons du miroir brisé pour éviter que le péché me poursuive à jamais.

Les restes d'une innocence et d'une enfance, que j'ai laissés dans mes vieilles photos, caressent de leurs ombres mes flancs délabrés et un résidu de souffles brûlant.

Je suis encore une femme couvrant les vastes terres avec mes couleurs spectrales refoulées et regardant peu à peu les marques de tes brûlures sur ma poitrine.

Ainsi les instants fugaces me deviennent insaisissables, et ma réalité tant déniée se dérobe en raison de mon insoumission.

J'avoue...

J'avoue mon échec et mon abdication brodés de perles de couleurs.

J'avoue ma pudeur qui m'a ligotée pour que je fonde dans les résidus de tes rêves.

Je me demande si je ne m'étais pas suicidée avant de partir sur tes coussins.

Transportant mon corps sur le dos d'un cheval qui refusait d'être bridé.

J'avoue être une femme qui t'aime encore...

Je cherchais en toi mon être perdu dans ton souffle. Je voulais te dire que j'étais une femme qui refusait les barrières, les conflits et la répression des envies.

Une femme qui rassemblait les morceaux de sa vie sur tes lèvres. Je fus troublée en te voyant t'approcher de moi, de mes couleurs que j'avais mélangées et des tableaux que j'avais dessinés dans mon solitude.

Comme si je venais de te confier un secret et que tu me quittais ouvertement, aussitôt après. Tu m'avais abandonnée... le corps fiévreux, débitant, dans le délire, la vérité sur les sentiments qui m'avaient fait fléchir devant tes charmes et, ce faisant, je réalisais que j'étais toute prête à poser un baiser sur ta joue pour que tu te transformes en moi en un désordre, en la folie qui me terrasse et en un moment de cette tristesse qui m'émeut lorsque j'avoue.

Ah... !

J'ai lutté contre l'autre femme, celle qui m'habite.

Elle seule a découvert que je n'étais pas une femme, et, à présent, elle me dispute ma découverte.

J'ai découvert que j'étais un corps pour deux femmes défiant l'aveu, chacune à sa manière : l'aveu du désir, l'aveu du refoulement, l'aveu de la frustration, l'aveu de la féminité.

(J'ai conscience que dans mon aveu il y avait une défaite que je ne pouvais supporter).

Elle avait pris quelque chose de moi et m'avait remplie de désir et de folie ; elle s'était ainsi glissée dans mon lit sans avoir à s'acharner.

Une autre femme par laquelle je rusais envers ma personne, je la dupais avec mon parfum, avec mes couleurs, avec mon silence et mes pleurs, je la dupais avec ma longue défaite depuis que se sont rongés les piliers de mes profondeurs.

Une femme qui ne voulait pas être une copie de moi, de mon échec et de ma fuite.

Une femme qui se régénère...qui se renouvelle en moi ; qui clame son refus ou son obéissance, qui refuse ma faim, ma soif et ma nudité.

Une femme qui me scrute à présent avec défiance ; une femme que je scrute, timide et consternée à la fois.

J'avoue que je méprise cette femme qui m'habite, contrainte. Elle choisit le corps et la couleur avec son appétence des momies embaumées, des corps nus, des couleurs vives et éblouissantes qui la montreraient femme, partie de moi.

Une femme du jaune et du rouge. Une femme que l'éclatant, le brillant, le provocant fascinent. Tout ce qui est jaune ou rouge : les cheveux jaunes, les nuits rouges.

C'est une femme qui ne me ressemble pas. Une femme qui ne ressemble pas à mes cheveux noirs, à mes yeux noirs, ni à mon teint brun.

Une femme qui me pousse parfois au péché pour dévoiler l'inconnu et percer le secret du désir et du feu à la fois.

Une femme qui a honte de ma robe et de mes habits de noce dorés. Qui a honte aussi de mes appartenances et de mes singularités.

J'ai honte d'elle en ce qu'elle est femme qui me nie.

J'ai honte de sa folie et de sa désinvolture.

Une femme caractérielle en quête de féminité et d'interprétation des signes. Impulsive. Elle porte des masques multiples; elle tire de la provocation un pouvoir de décision ainsi qu'une forte propension à démanteler et détruire ses propres symboles ou à les sacraliser jusqu'à la fusion.

Une femme pénétrée du culte de l'ostentation et du don gratuit du corps et ce, au nom du changement, du modernisme, de l'art et du féminisme.

Des tableaux diverses du corps...

Ou corps aux couleurs et aux tableaux variés. Un corps qui construit un langage lyrique avec des

tableaux semblables et différents. Et parfois le tableau de ce corps tourne au tableau de charme...

Comme si elle était une femme qui me disait :

- Je m'indigne avec mon corps nu contre une répression qu'on tait.

Ou un corps qui brise les tutelles sur lui et détruit les interdits hérités de la campagne.

Ou un corps lubrique, excitant qui pousse à l'effusion des sens ; un corps porté seulement sur le charnel.

Le corps de la confiance, de l'appel de la femelle frustrée, de l'aveu de la défaite, de la déception et de l'insatisfaction de la nature féminine, de la compensation offerte aux psychismes malades par l'invention, partout, du péché.

Une femme que je méprise en moi, qui conforte la culture du corps et en fait un texte nouveau qui se renouvelle chaque jour dans l'espace et en des tableaux différents ou semblables par la cécité des couleurs.

Une femme hystérique qui fabrique avec son corps une lettre déchirée sur les tombeaux des vieux cercueils.

Une femme qui me toise avec défiance, une femme que j'observe avec pudeur et étonnement.

J'avoue que c'est une femme qui n'est pas de moi ; une femme sortie d'une côte tordue.

Elle était pour moi une malédiction intérieure qui me poursuivait, qui me volait la bénédiction des saints dont j'avais l'habitude d'invoquer la grâce à ma visite de leurs mausolées, tantôt tournant autour avec des œufs ou une poule noire ou rouge pour chasser le mal, tantôt m'abandonnant au recueillement ou à la folie ou bien à la création ou encore à l'errance dans la passion amoureuse à la manière d'une âme voyageuse.

J'étais comme elles. Une autre femme sortait de moi, bénissant la bénédiction. A ces moments-là je me suffisais d'amour, de folie, de la bénédiction du silence, de pleurs à l'instant où s'extrait de moi cette femme intruse qui m'habitait malgré moi.

Une femme à qui ne plaisaient ni mes habits ni les mosaïques de mon tableau ni les cavernes de ma mémoire, desquelles je m'étais résolue de m'arracher et porter en moi les reliefs d'une autre géographie. Ses traits ne sont pas mes traits, son teint n'est pas mon teint, brun.

Une femme qui me déconcerte par son incessant forfait d'exagération et son jeu avec la vie. Elle abuse du plaisir et elle s'amuse à surprendre ; elle joue à la séduction et aux sentiments avec la cécité des couleurs, et à l'envie d'être prise.

Et une autre femme en moi avoue :

- J'avoue être la femme des quatre murs...

En face de moi, une vieille à la langue autoritaire, et derrière moi un mari dominé. Je m'adonne au déplacement entre les barreaux de fer ; dans les bras, des bouches de lièvres qui me déchirent les seins.

J'avoue que les quatre murs m'ont enchaînée, et j'ai choisi la patience pour enchaîner mes beaux rêves que j'ai différés à un délai que je vois proche.

J'avoue que je suis une femme férue des beaux habits et des couleurs gaies, etc.

J'avoue que je suis une femme que la patience a épuisée et que l'attente a usée.

Une autre femme que je ne connais pas, mais qui pourrait me ressembler par le fait d'admettre sa vérité devant la glace pendant que son cœur dira :

- Je t'ai vu me contempler comme je me contemple devant le miroir. C'est le miroir qui me déshabille sans barrières comme l'automne dénude la nature de ses ornements et l'écrase de sa couleur terne.

Je colore les cubes, les carrés, les cases, les triangles, les cercles et seul l'hiver efface toutes les couleurs.

Le miroir seul ne m'a pas déçu alors que je tentais d'atténuer ma déception chaque fois que je m'approchais de mes tableaux : je suis gênée par les

marques de tes baisers, gênée par les annonces de tes pensées.

Je refuse ces baisers,

Je refuse ces yeux qui me cernent,

Je refuse et je refuse sans que tu me retiennes dans tes bras.

Je t'ai dit un jour :

- Parfois il ne nous reste plus rien à dire.

Tu m'as regardée un instant avant de partir. J'étais calme, et lui ne maîtrisait pas le langage mielleux mais il m'aimait. Il ne portait pas de beaux habits mais il m'aimait : mon Amour n'était pas riche mais il m'aimait avec rien.

De ma vie avec lui je n'ai retenu que les passages d'une chanson anglaise que je ne connaissais pas auparavant, des passages qui me brûlent en silence.

Cette chanson de danse disait :

Cherchez dans vos cœurs

Vous êtes en train de brûler

Vous pouvez voler.

Que tout le monde se libère !

Qu'on se libère !

Qu'on enlève les chaussures des occasions !

Oubliez vos peines

Que tout le monde se libère !

Qu'on enlève les chaussures des occasions !

Je voulais être Shakespeare qui m'a précédée à mes couleurs et que je détruisse ces théories modernes qui disent que le grand art est celui où l'on mêle le réalisme au romantisme.

J'étais passionné par le dessin, le réel étant mon matériau de construction. Et me représenter que j'en faisais, à mon imagination, une forme d'occupation et un lieu d'errance esthétique ne me renvoyait pas au réel proprement dit ni à ces théories-là...

Il y a d'autres espaces et d'autres rêves que j'ai reportés tant de fois...

Et de vouloir être fidèle à moi-même, à mon goût et à ma nature, j'ai donné libre cours à ma loupe pour capter l'imagination de De Staël. J'ai utilisé les ruses de la photo en sorte que les gens autour de moi la prendraient pour un dessin.

Ah ! l'imagination !

Ah ! la tromperie de l'image !

Ah ! la vue d'un beau décor entre fiction et réalité !
Etonnement de la nature, la nature pure.

Je porte en moi l'obsession de la différence, une inclination à l'inquiétude et le goût du louvoisement.

Je suis habité par cette parole d'Adonis, ce poète autre :

« Nous sommes tous le résultat de personnes nous ayant précédés. »

A ce moment-là j'avais dit :

- Comme est facile l'imitation et comme est difficile l'invention.

La superposition des couleurs ou leur décapage étaient une autre des mes activités intrinsèques. L'activité qui fusionnait les souffles quand mes cordes s'enflammaient.

Pour provoquer le rire ou l'étonnement, mon jeu était les couleurs. Je les mettais en dessin pour les libérer de leurs oripeaux.

Le symbole et l'allusion sont un autre jeu, un jeu qui pouvait toutefois être inefficace dès lors qu'il s'avère incapable de transmettre le « que tu sois dans un habit neuf » que répétait Picasso.

Picasso, l'artiste qui a peint chacun de ses tableaux de plusieurs façons et sous différents angles. Le cubiste et l'homme qui adopta le nu, ou l'école du corps nu et de sa beauté.

Ses tableaux cachaient les visages de telle ou telle femmes dont il exprimait la chute, devant son diable - son pinceau -, nues, amoureuses à la folie, lointaines comme leurs propres ombres, disponibles à son appétit dans le dessin ou offertes comme un havre de halte rapide...Des tableaux tantôt pour l'amour,

tantôt pour la soumission, tantôt pour trôner, tantôt pour la fusion.

Madeleine tomba, et il signa le tableau de son nom, La femme et la souffrance ; puis vint la belle et jeune aux cheveux mouillés, Fernande Olivia ou Eva, et elle signa le tableau du nom de La beauté, ensuite la danseuse de ballet, Olga Koklova, et le signa du nom de La porteuse d'écharpe; suivirent ensuite l'alpiniste Marie-Thérèse Walter, Théodora Markovich, Françoise, etc.

Finalement c'était un tableau inspiré par la femme, et qui devait comporter une signature du nom de Picasso, et un diable aux visages multiples nommé la couleur, qui, par sa propre attraction, a aspiré vers, et en lui, tous les corps malgré eux.

Et ses femmes me poussent à me demander qu'est-ce qui, à travers leurs formes et leurs couleurs sur les tableaux, a été violé de leurs âmes ?

La forme suscitait l'ébahissement et le questionnement : une forme particulière qui défiait la grille des règles esthétiques. Aussi je voyais dans le laid un autre beau et un miroir reflet de mes couleurs : des choses qui traduisaient mon être et une autre réalité.

Au début je ne savais pas ce que signifiaient mes tableaux et ces couleurs singulières. Toutefois en mélangeant celles-ci je ressentais la douceur de la beauté et un autre esprit chatouillait mes sentiments.

J'ai lu un jour dans une revue (à propos d'un chef-d'œuvre) une anecdote qui a soulevé en moi moult interrogations : une journaliste avait questionné l'homme au pinceau gauche, Picasso, en disant :

- Quel est le sens de ce que vous peignez ?

- je ne saisis pas le sens de vos tableaux.

Le peintre a répondu :

- Allez vous asseoir sous cet arbre.

Une fois la femme revenue vers lui, il lui a demandé :

- Qu'avez-vous entendu ?

Elle a dit :

- Des gazouillements d'oiseaux, des roucoulements...

Il lui a dit alors :

- Ils étaient beaux ? Et quel était leur sens ?

La journaliste a répliqué :

- Je ne sais pas ce qu'ils signifiaient, mais j'ai senti qu'ils étaient beaux.

Alors Picasso :

- Ne cherche pas une histoire. Il faut plutôt ressentir.

Depuis j'ai commencé à croire que les gens croient plus aux visions qu'aux mots. Je cherchais alors, dans

ces couleurs, la sensation et l'enfance réprimée, cachée dans mes tréfonds. Je cherchais les yeux de ma mère, de mon père, de mes frères, de ma grand-mère, des enfants du voisinage, des proches et des amis ; je cherchais mes amies et mes professeurs, les murs élevés et les arbres chargés de framboises rouges et noires, la poussière de ma maison pendant que je roulais dedans : j'en essuyais le visage puis j'en versais sur mes cheveux bouclés avec leurs tresses ramassées à la nuque ; je cherchais, dans les couleurs, l'odeur du savon qui me piquait les narines et me faisait larmoyer ; je cherchais, dans le mélange de couleurs, mon cri et mon pleur, ma voix enrouée fuyant avec les chutes d'eau sur mon corps, la voix de ma mère fredonnant au-dessus ma tête.

Ma mère nous lavait le corps ; elle lavait aussi ceux de mes cousins avec de l'eau et du savon, elle leur lavait la tête colorée par la variole. Ma mère ne connaissait rien d'autre que l'eau et le savon, que les pantalons jeans et les draps ainsi que la préparation des plats pour les festins aux grandes occasions.

Ma mère ne se fatiguait pas.

Ma mère n'accordait pas de répit à son corps.

Elle mourait mille fois dans le mois sans jamais s'adresser au médecin.

Je ne voulais pas être pareille à ma mère. Ma mère qui ne rejetait pas les idées reçues.

Ma mère était toujours prise par sa prière, par le jeûne ou par la visite du cimetière au cours des *mawâssim* et des malades parmi ses proches ou encore par le linge et la cuisine.

Elle se mettait dans tous ses états lorsque mon père osait la frapper, jugeant qu'elle avait franchi les lignes rouges. Elle se révoltait carrément lorsque la même scène se répétait les jours suivants ; elle rassemblait alors ses vêtements et partait chez ses parents nous laissant jouer au jeu du choix : des petits enfants aux prises du tourment de l'amour et du choix.

C'était ma mère. Elle était ma mère et j'étais, moi, sa fille.

J'étais une petite fille quand je jouais dans le giron de ma mère, me distrayant avec les mèches de ses longs cheveux. Parfois je les peignais, ces cheveux, et quand ma mère me regardait j'abandonnais le peigne et quittais son giron sans crier ni pleurer et ce, tel qu'elle avait l'habitude de me voir me comporter étant plus petite, lorsqu'elle me retirait son sein de la bouche. Son sein au téton marron m'avait conduit quelque temps après à m'amuser avec mes doigts : je mettais le pouce à la bouche ; et pour cette raison-là ma mère me sépara d'elle, de son téton marron, de la vie et du jeu dans son giron.

Pour me faire oublier la succion de son sein elle me faisait asseoir entre ses genoux ; elle me prenait une main et en comptait les doigts en les passant un après l'autre puis elle me chatouillait très fort jusqu'à ce que je sois prise de fou rire - le rire seul me faisait oublier le sein de ma mère.

Elle me chatouillait de nouveau et je riais encore et encore jusqu'à ce que je m'endorme.

Parfois je m'endormais avant qu'elle n'eût fini de compter mes doigts et j'oubliais ainsi de sucer son sein.

Et parfois, lorsque mes yeux restaient ouverts comme la lune et que mon insistance à téter son sein redoublait, elle poursuivait le jeu en disant :

«La jolie petite pleure...» puis elle me chatouillait et moi je riais encore et encore. Puis je m'endormais.

Chaque nuit elle jouait avec moi au même jeu, et je m'endormais dans son giron.

Je n'en peux plus de porter mes secrets ! J'ai honte de mon jeu des doigts quand il défie mon trouble et m'échappe pour s'excuser de ma chute dans le jeu de la victime et annihiler ma conscience globale.

J'étais certaine d'avoir rompu le lien avec ces sensations, qui m'avaient épuisée et avec lesquels j'ai épuisé ma mère. Mais aujourd'hui particulièrement

j'ai échoué ; je sens mon imagination me porter peu à peu vers l'oreiller. Je pose ma tête alourdie dessus et je m'endors. Je m'endors, mais pas dans le giron de ma mère, et celle-ci ne me chatouille pas.

Une séparation douloureuse. Un choc qui a provoqué en moi une forte angoisse. Lorsque j'étais dans le giron de ma mère, suçant son sein c'était comme être au paradis ; et la séparation m'a été comme si j'en étais chassée.

La séparation signifie frustration et refoulement de mes sentiments. Le sevrage signifie l'angoisse, signifie les révoltes successives et le feu continu qui flamboie en moi jour après jour. Angoisse de l'école, qui m'a introduit dans un autre tourbillon, loin du giron de ma mère.

Le mariage était une autre séparation qui a agressé mon affect et éloigné du giron de ma mère.

Donc l'angoisse soulève en moi la peur, la peur de la vie et de la mort à la fois.

J'ai compris que ma volonté de sérénité m'orientait telle ma propre démarche mesurée. Elle me contrôlait avec une certaine circonspection comme si j'étais dans des funérailles avec moi-même.

L'émotion me secoue et l'attente me déchire, à la fixation de mes points de reddition: ma chute qui a effacé ma timidité et composé avec ma jouissance

des formes, des couleurs et des symboles qui se lisent par le cœur et l'instinct, qui lénifient le prochain dormeur, le préparant à accueillir ma lumière partie de la lumière de mes doigts qui avaient secrété un langage soporifique durant mon sommeil et fait cesser ma conscience globale.

Une secrète mélancolie inhibe en moi l'envie de pleurer. Pour la première fois je me trouve effrayée par ma volonté que je vois fermer sa porte sur moi... à l'intérieur d'une pénombre brumeuse dans laquelle je ne peux rester: comme si j'étais au Jour du Jugement !

Mes doigts étaient crispés, car ce qui se produisait dans la rue (désordre, clameurs contre l'injustice, incendie de voitures, barrages sur les routes), m'a conduit à fermer les yeux et à voyager avec mon imagination dans un univers de justice au sein d'une société solidaire, complémentaire, tout en ressentant une certaine incapacité.

Je voyage avec mon imagination loin de la mafia de la corruption, la mafia de l'argent, la mafia des stupéfiants, la mafia de la culture, la mafia du trafic des cerveaux, la mafia de la beauté et du commerce du corps, loin de la mafia de l'amour, l'amour qui s'est mis à s'envoyer des messages courts via les lignes téléphoniques et les spots sur diverses marques

de produits, avec des langages colorés. Il prend d'assaut sa proie avec toutes les couleurs et avec toutes les langues du monde.

J'étais certaine que dans ma petite chambre m'attendait un beau visage et le silence je craignais.

Ce silence dont je craignais qu'il mît fin au langage de mon dialogue intérieur et que me hanterait à nouveau les fantômes, produisant en moi le trouble et la frayeur d'être partie dans une chute...et qu'alors ma volonté de sérénité me contrôlerait telle ma démarche mesurée, pas après pas.

Mes pas entre flux et reflux. Des pensées me font périr et d'autres me remontent à la surface. Et l'oppression qui s'empare de moi n'est autre que l'oppression de la douleur qui étouffe mes sentiments colorés.

Je porte en moi un débat violent, une colère, un courroux, une malédiction contre la vie de misère, de pauvreté et de malheur.

Les souvenirs de la ville me revisitaient sans cesse, avec une ardeur qui parfois me troublait et parfois me procurait une sensation de douceur et de nostalgie.

Je cherchais mes traits coloriés avec la craie sur le mur et sur le sol. On jouait au jeu des carrés, des triangles, des espaces, des cercles, des chiffres et au jeu

des lignes. Le jeu des lignes courbées et des lignes brisées.

Je ne savais pas encore à cette période-là que ces traits, qui me reconstruisaient et me restituaient au champ de l'enfance, ces traits avec lesquels je m'amusais, pouvaient ainsi m'habiter jusqu'à la moelle.

Je cherchais avec les petites filles du quartier les poupées que nous fabriquions avec des bâtonnets de murier. Nous leur cousions les habits de nos rêves et, avec la laine de mouton, nous leur filions une chevelure aussi longue que notre patience. Nous les teignons avec des épluchures de grenade et du henné.

Nous nous flattions d'avoir des couleurs. Notre jeu était les couleurs. Nous étions des enfants dont la passion était les couleurs et la création des formes.

Le souvenir de mon enfance opprimée me ramène à mes chaussettes déchirées et mes habits chamarrés, brodés. Et c'est en ces chaussettes déchirées que je retrouve l'évocation de la balle ronde :

Nous remplissions les chaussettes de morceaux de vieux chiffons, nous les enfilions ensuite l'une dans l'autre parfaitement jusqu'à obtenir la forme d'un ballon.

Nous avons pris la forme du triangle ainsi que la couleur des boîtes (de conserve) de tomates, jetées

dans les venelles. Nous disposions six boites, puis trois autres au-dessus, ensuite deux sur les suivantes et enfin une au sommet : la forme d'une pyramide ! Nous avons connu la forme triangulaire de cette manière. Et la couleur, des couleurs des différentes boites.

Plus tard j'ai découvert que les pyramides des boites (de conserve) de tomate vides, empilées les unes sur les autres, allaient m'emmener un jour aux pyramides de Kofu et à la civilisation des Pharaons.

Alors que je dessinais, les motifs prenaient l'aspect d'un triangle, le triangle fictif ou triangle du diable : le triangle des Bermudes ; la légende s'était composée dans mes tableaux et couleurs involontairement.

Le bonheur était dans la frustration lorsque du néant, nous inventions de belles choses qui nous procuraient de la joie. La confiance en soi et l'amour nous remplissaient : des petits enfants dont la passion était la couleur et la création des formes.

Dans ces formes et dans ces morceaux de choses, je cherchais mon enfance et mes couleurs, enfouies en moi.

Je voulais ressembler à Zannoubiya avec sa passion pour la pêche et la chasse, je voulais posséder la beauté de Néfertiti, la force de Fatima N'soumer, la ruse de la Kahina et la sagesse de la reine Tin Hinân.

Je voulais être ainsi et non une fille de joie qui se frotte contre la poitrine des hommes et qui vend le plaisir aux imbéciles et aux sots qui cherchent à déverser leur libido dans les lieux de « l'esclave blanc ».

« L'esclave blanc », une expression civilisée faisant allusion au sexe : un langage nouveau pour parler du corps...m...m

Moi je ne veux de ma liberté que mes propres chaînes.

Je veux de ma liberté qu'elle me ramène à mes propres chaînes.

Je suis une femme aux souffrances multiples : souffrances du fait de la religion ou du fait de la liberté de la femme ou du fait des coutumes ou du fait de la féminité et de l'émancipation ou encore du fait des courants d'idées, du nationalisme, de la maternité ou de l'enfance.

Je suis une femme aux douleurs multiples : du fait de l'amour, du viol, de l'ignorance, de la virilité, de la multiplicité des mariages, du célibat, de la famille, de rien.

Je suis une femme qui n'aime pas les batailles perdues, les regards bas, les mots blessants et les baisers douteux. Moi je ne serais pas Hachtar que Kalkamach avait humiliée (quand elle lui demanda

le mariage, celui-ci lui dit :

« Quel bien en tirerai-je en te prenant comme épouse ?

« Qu'es-tu sinon l'âtre dont le feu s'éteint au froid.

« Tu es la porte arrière qui ne protège ni du vent ni de la tempête.

« Tu es la poix qui salit celui qui la porte

« Tu es une amphore qui mouille son porteur. »

Pour rendre l'humiliation, elle avait demandé à son père, le dieu Anou de créer pour elle un taureau céleste qui combattrait Kalkamach. Mais celui-ci tua le taureau avec l'aide de son frère et ami Ankydo.)

Ainsi ma petite chambre m'a fixé le souffle, les couleurs et les mots ; et c'étaient les parcelles de murs plates, verticales ou penchées ; c'étaient les portes et les miroirs qui m'ont procuré la sensation de résistance et le pouvoir d'adaptation...

Ces miroirs dont nous cherchions à travers tout le quartier les morceaux, dans lesquels nous allions regarder des parties de nos visages tout en riant de voir nos visages en fragments dans des morceaux de verre. Des petits enfants dont la passion était les couleurs et la création des formes.

La maison est le lieu d'ouverture sur l'univers, dans différents sens. Je colore cette espace infini qui s'était pétri de tendresse. Ça aurait été de ma part pécher contre la vie que de ne pas m'être élevée avec une telle hauteur d'esprit.

L'île des mouettes

Il était resté dans sa chambre vide, entre les murs ternes, à regarder dans le miroir, perplexe. Des pensées le traversaient avant de se dissiper ; il en fut troublé à un moment donné en recevant la question :

- Comment faire durer un instant de paix ?

« Chacun ayant vocation d'altruiste.

« Les artistes sont-ils pareils aux philosophes, avec, comme langage, la vision et l'observation, tous deux susceptibles de déstructurer les formes ? »

Seul l'art qui se nourrit de son essence est libre de l'égoïsme. Or elle, je l'ai connue égoïste.

Elle est habitée plus par la peinture que par moi. La peinture me la dispute, la déshabille devant moi : elle est la femme de toutes les couleurs, ces couleurs qu'elle mélangeait avec un égo excessif et s'en délectait avec une sensualité qui m'a épuisé, me rendant intenable son attente devant chaque tableau où j'étais loin de ses rêves, loin de ses couleurs qu'elle choisissait méticuleusement.

Et moi, pourrais-je me débarrasser de mon égoïsme et de celui de mon entourage ?

Et s'il en fallait de l'amour, ça devait être avec les couleurs et les mots débarrassés de tout égoïsme. Des mots qui bredouillent, qui se confondent, qui frémissent, qui crient : tel est le sentiment d'amour, et l'art c'est amour et les couleurs... c'est la souffrance qui se régénère en moi.

Je ne voyais dans le miroir ni mon image ni mes malheurs. Ma petite chambre m'étouffait, et la grande glace accrochée devant moi n'était là que pour créer un équilibre dans cet espace.

Afin que la chambre apparaisse spacieuse et qu'elle dégage une impression de beauté, j'ai décidé que le miroir soit placé face à la fenêtre ; il augmentait ainsi la quantité de lumière durant la journée et me permettait de me distraire des belles vues de l'extérieur tout en étant allongé sur mon lit. Il produisait aussi peut-être un certain équilibre en moi.

Je détestais la glace accrochée au plafond. J'en recueillais un vertige, même si elle ne me donnait pas la sensation que le plafond était bas, ni qu'elle me perturbait ou me fatiguait.

Je me voyais marcher sur moi-même.

« Frappe à la porte de ton cœur car c'est en ton cœur seulement que tu trouveras le génie. » Cette pensée d'Alfred de Musset signifiait beaucoup de choses pour moi. Son impact avait été d'effacer ce péché qui m'avait longtemps habitée. Le péché du diable, dont la nature a hérité depuis le début du monde.

Le corps frêle, l'âme triste et les habits exhalant une odeur de moisi, il s'arrêta face à la fenêtre, rétablissant son équilibre et remettant les choses en ordre devant lui ; puis il se dit :

- « Ta faute serait de reconnaître, à l'instar de ton ami porteur de voile » répétant en lui-même les paroles de repentir de celui-ci :

“O Dieu ! mes péchés ont été nombreux mais je sais que Ta miséricorde est plus grande.

“S'il ne devait t'implorer que le bon

“En qui alors celui qui a péché trouverait refuge ?

“Soumis, je Te prie, Ô Dieu ! comme Tu l'as ordonné ;

“Et si toi Tu rejettes ma main qui aura de moi pitié.

“Je ne peux, face à Toi, que le souhait

“Et Ta grâce est que Tu m’as fait musulman.” »

Puis il tourna le dos à la fenêtre et revint au lit siroter son café, en répétant ces paroles, comme s’il voulait terminer une idée encore suspendue dans sa tête :

- «Il n’y a pas lieu d’être triste du moment que les événements importants surviennent instantanément.»

Il sentit la fatigue des yeux sous ses lourdes paupières ; un calme et une sérénité commençaient à s’insinuer dans son esprit, convoquant devant lui tout un passé plein de grandeur et de tristesse. Il se remémora un à un tous les visages qu’il avait connus ; il retournait petit à petit leurs images respectives. Il se représenta son visage à elle parmi ceux qu’il avait l’habitude d’ignorer sciemment : une jeune fille de taille moyenne, fine, brune ; de ses yeux noisettes, scintillait un regard songeur ; son cou paré de la reine des pierres précieuses...un pendentif de perles mordorées, variant du rouge au bleu, qui attestait de son aisance dans la vie (elle cherchait toutefois le bonheur idéal).

« Comme j’ai souhaité à ce moment-là être l’huitre où loge la perle ! »

C'était un pendentif rutilent, brillant de toutes les couleurs du spectre à l'instar d'une ville lavée par la bruine.

Il scruta ses yeux, essayant d'y déceler un signe quelconque de ses combats avec elle ; il chargea son univers mental de diverses suppositions et des contradictions qui avaient marqué sa vie le privant de quiétude pendant que des événements le foudroyaient. Il resta longtemps sans savoir quoi faire. Puis il sourit d'un sourire pâle, en démenti à sa vision accablante des événements en question.

« Ses traits cachaient des choses de moi. Je m'efforçais de m'en souvenir, à travers son sourire, sa façon de parler, son imagination, son entêtement, sa beauté, son silence, ses couleurs. Des choses de moi cachées en elle.

« Ecocim se distinguait par sa beauté, sa perspicacité, son intelligence, son pouvoir de séduction, sa ruse ; elle avait un penchant pour la critique, le bavardage et le pleur ; elle haïssait le silence, la solitude et la violence.

Je ne savais pas qu'Ecocim était l'île aux mouettes. Les mouettes qui habitaient le large de la mer et la verdure de la terre m'annonçaient sa présence, à m'éblouir.

« Comment avais-je oublié ces petites choses et ces menus détails chargés de cette mémoire qui se lovait dans sa tendresse débordante et ses grands yeux ?

« Dans ses îles qui, en une seule d'entre elles, m'ont abrité, elle s'était mise à me raconter son histoire avec le passé, ce passé que je m'étais empêché d'entendre ce jour-là.

« Comment ai-je découvert tout cela récemment après qu'elle m'a quitté ?

« Ô Ecocim, île des mouettes blanches ! »

Les couteaux de la déception

J'étais toujours exaspéré par mon ami Marzoug, ou Staline comme nous l'appelions. Il s'appliquait à laisser pousser ses cheveux frisés jusqu'à ce qu'ils lui tombent sur ses larges épaules. D'une forte corpulence, dynamique et alerte, un petit nez busqué pointant au centre d'un visage rond, il avait des yeux profonds qui brillaient d'une envie de défiance, de vigilance, de ruse et de sagacité.

Dans ses veines coulaient les idées de Marx et de Lénine ainsi que les concepts qui prônent la main mise sur la société puis la prise du pouvoir par les masses par la force. Son souci était la distribution

des documents et autres opuscules, la discussion autour de sujets politiques, mettre à mal le pouvoir pour le renverser – ce qui évidemment finissait par conduire en prison. Bref des préoccupations qui je ne partageais pas car elles détruisaient leur adepte avant même qu’il ne se soulève.

Il nous disait toujours :

- Que chacun sache quel est son devoir !

Or il oubliait, ou faisait semblant d’oublier, qu’il travaillait contre son devoir.

Une table nous réunissait. Nous nous rencontrions le soir, une fois dans son bureau, une fois autour de la table d’un café: le café de Rosa, une femme qui faisait du commerce son métier. Elle était robuste, réfléchie et tranchante ; avec de grosses lunettes noires, elle cachait une profonde cicatrice à l’arcade sourcilière droite. La quarantaine, ses cheveux noirs et fins flottaient sur un large front. On ne savait d’elle seulement que le fait d’être une femme qui avait fui les sévices nazis ; elle avait ouvert dans un vieux quartier de la ville ce petit café que fréquentaient les étudiants et hommes de grosses et parfois douteuses affaires : des figures qui ne s’opposaient pas aux idées de Staline, d’Hitler et de Napoléon (des pseudonymes d’amis).

J'inventais parfois des prétextes pour aller au dancing de nuit où s'organisaient des parties dans lesquelles nous nous libérions de nos chaînes et abandonnions notre sérieux.

Je m'amusais – et comme il était dur cet amusement qui vous torturait l'âme ! Je plongeais ma tête dans les lumières et dans les verres pleins. J'oubliais que j'étais un homme sans être homme !

J'oubliais que je n'avais pas de prolongement dans le futur. Je voulais oublier les résultats médicaux et les analyses de laboratoire. J'oubliais les visages des médecins et les tabliers blancs. J'oubliais que j'étais un homme sans être homme.

Une envie désinvolte de ne rien avouer à mon ami Tawfiq et ce, afin que ses regards ne m'encerclent pas ensuite avec la désinvolture même de mon envie et pour qu'il ne soit pas dans mon secret. Je voyais cependant son étonnement dans mon comportement, dans mes idées, dans mes nuits rouges et dans ce qu'il me disait continuellement :

- « N'aies pas de regret pour ce que tu as raté. »

J'ai cru, la première fois, que c'était une simple lubie ou une de mes exagérations pendant qu'une sensation d'étouffement dans ma petite chambre ainsi que le mélange des odeurs des lieux me poussaient à sortir. Les pensées s'étaient ensuite attisées, me secouant l'esprit, dans l'étonnement et la stupeur.

J'étais très contrarié par moi-même et par la réalité, malgré ma disposition à discuter les avis les plus tranchés. Je m'ouvrais aux débats et m'indignais contre les commentaires creux. Les réactions de chacun reflétaient son échec intime : une fausse confiance, un sourire forcé et un sérieux surfait.

Je ne croyais en rien de ce qu'ils disaient, je n'en étais même pas curieux. C'étaient des expériences qui avaient toutes échoué, mêlées de chimères, d'imprévu, d'inquiétude, de révolte et de protestation, d'odeur de prison et de moisi. Et eux étaient des gens qui ne reconnaissaient pas leur défaite.

De ces idées-là, nous ne connaissions que le projet d'une société nouvelle et des documents écrits par des hommes aigris qui rêvaient de domination (alors que nous, les petits, leur étions des instruments d'exécution.)

Le premier blâme cinglant ou avertissement rouge disait :

- « Ne vous ai-je pas dit cela ? »

Depuis je réalisais que prendre part à ces choses-là n'était qu'une somme de rapports à fournir et qui allaient s'ajouter à des décisions écrites et autres vieux rapports. En vérité j'ai évité de prendre part à une question qui était vouée à l'échec. Et j'ai laissé ses files

en suspens se nouer les uns aux autres dans ma tête pour, au final, n'en recueillir aucune représentation achevée.

Tout ce que je faisais en entrant au bureau c'était de me tenir debout devant sa photo : leur père qui leur avait appris la magie. Je le fixais longtemps du regard, traversée par moult idées, et je l'imaginai se moquer de moi et rire parce qu'il était parvenu à faire de nous des marionnettes pour ses utopies, ses chimères et ses rêves.

Et j'aurais souhaité que la rêverie se ravive en moi pour que je me construisse un rêve dont jouiraient les autres ou en tireraient de la souffrance.

Je rentrais à la maison au lever du jour. Je la trouvais vide, sombre ; sa voix à elle résonnant dans mes tréfonds, réanimant mes déceptions, mon envie d'être dans son lit endiguant ma souffrance.

Je ressentais une soudaine paralysie et, la force me trahissant, j'allais faillir. Mais je refusais de m'abandonner à l'envie de pleurer qui souvent me prenait une fois à la maison.

La maison aux miroirs rongés par mes images ratées.

Je vivais encore dans cette ivresse, cette envie de pleurer d'un homme qui voit la beauté en certaines

choses seulement après les avoir perdues.

J'avais commis une folie en la laissant quitter la maison sans retour.

Je m'étais laissé aller à ce péché impardonnable. J'avais été pris d'envie de m'agenouiller à ses pieds et de lui demander de rester avec moi. Et parce que je suis un homme sans prolongement possible je m'en étais aussitôt rétracté alors que les couteaux de la séparation me lacéraient. J'étais resté à contempler son visage pendant qu'elle rassemblait ses effets – elle avait pris même les photos où j'étais avec elle. Elle a pris mon mouvement, mon immobilité, mon souffle ; elle a pris l'odeur de mon parfum et a laissé les poèmes d'Abou Nouas, comme une ode à mon échec. Elle était restée debout, un moment, pensant à la nouvelle situation, puis avait affiché un sourire qui cachait mal son inquiétude et sa déception en raison de notre échec.

Comme j'avais souhaité que ces moments ne durent pas ! Ces moments qui me mettaient nu dans ma réalité. La réalité de ma honte que j'éventais dans la fumée des cigarettes qui remplissaient le sol, mes habits jetés sur le canapé, les verres de thé éparpillés çà et là.

Mon trouble augmentait jour après jour. Chaque fois que je plongeais dans les réminiscences,

Baudelaire me ramenait à penser au péché, me ramenait à cet état de déséquilibre qui me conduisait à l'impuissance ou à une autre manière d'être, une manière plus sérieuse, plus franche, plus pure.

Je ne voulais pas dévoiler ma réalité profonde à mon ami Tawfiq, celle d'avoir tué le rêve en moi. Car je craignais qu'il me dise :

- « Tu es encore sous l'effet de cette vision. »

Cette vision qui m'a fait perdre la raison et le bon chemin.

Et pour me convaincre moi-même que j'avais plus d'expérience que lui, mon désir d'elles m'habitait, et leur attrait me dominait. Et mes désillusions qui m'empêchaient de croire en mes conquêtes me dévoilaient à moi-même dans ces verres pleins de désarroi et colorés de la couleur de mon abattement, chaque nuit.

Je ne voulais pas être semblable à Nizar avouant à Balkis qu'elle était la dernière femme qu'il connaissait, et que sa vie commençait avec elle.

Et parce qu'elle était la première et la dernière femme à qui je n'avouais pas, elle avait pris mon parfum avec elle. Je n'ai pas osé lui dire de laisser son odeur dans mes narines ; Napoléon l'avait fait avant moi. En rentrant de guerre, il demanda à Joséphine de pas prendre de bain jusqu'à son retour.

Il revenait à son odeur.

Ah ! des hommes qu'une odeur rend heureux ! Et des femmes qu'un baiser rend heureuses ! Et moi, c'est un verre vide qui me rend heureux. Un verre coloré du parfum des femmes.

Les verres colorés

Je l'ai vue dans mon rêve, debout sur une dune, en tenue pourpre ornée de perles et de bijoux ; sur la tête une couronne de reine, rutilant de l'or du sable qui s'étendait sur une terre ancienne.

Elle était séduisante, attirante, superbe, brune. Femme de forte personnalité, fantasque, retorse, dessinatrice (elle dessinait elle-même ses lettres en grec et en araméen).

Elle m'a dit :

- je suis Zannoubiya et voilà le royaume de Palmyre. Voici mes citadelles, mes forteresses et mes armées. Des vestiges témoignent de ma grandeur,

de ma puissance, de ma gloire et de mon opulence. Je me suis suicidée au poison pour demeurer plus glorieuse qu'Aurélien.

J'étais troublé, mais elle m'a laissé comprendre qu'il n'y avait pas lieu de l'être devant des statues pétrifiées, muettes dans leur fatuité et leur orgueil et belles dans la mémoire.

Mon trouble m'a fait oublier le crissement du lit en fer et le froid de ma chambre : je me sentais planer dans un vaste palais en marbre, avec des colonnes d'albâtre gravés ou décorés, et des jardins en fleurs enveloppés dans le bruissement d'une eau qui traversait des bouquets de couleurs gaies.

Mes veines se chargeaient ainsi du rêve d'une femme refusant la défaite, refusant l'enfermement sous la contrainte d'Aurélien dont elle fera, par fierté, le prisonnier de sa beauté, cette beauté qui amènera celui-ci à la courtiser éperdument afin qu'elle se fit la compagne de sa nuit (mais il ne récoltera que les larmes de la déception sur son oreiller ; et c'est ainsi qu'il finit par dire d'elle qu'elle était Zannoubiya, la force de Jupiter).

Elle s'élargissait pour achever son rêve et, ce faisant, elle s'étendait sur mon corps incandescent m'introduisant dans des oasis de palmiers et d'oliviers ; et son sable doré m'a rassemblé puis jeté parmi les gazelles *maha* et *rym*, afin que souffle sur moi une brise

humide d'été, mouillant mon corps nu, et que je me réveille sur le crissement de mon lit en fer.

La nuit suivante elle m'a apparu dans le sommeil : belle femme en robe blanche diaphane. Je la voyais assise aux sommets de gigantesques pyramides : les pyramides de Khéops, de Khephren et de Mykérinos...J'ai levé la tête lui cherchant la forme à laquelle je m'étais habituée durant mon sommeil, les nuits précédentes. Je me suis demandé :

- Elle pourrait être la reine du Nil !

C'est Cléopâtre ; elle enlace Marc Antoine. Mais, non, c'est une femme seule ; elle m'attend, moi.

Elle m'attendait pour que je découvre de visu les merveilles du roi Khéops et sa pyramide de Gizeh. Il a voulu pérenniser son nom.

J'avais éclaté d'un rire qui a empli les lieux puis criai l'éternel : « Kalkamach n'était pas le seul à viser l'éternité et à vouloir percer les secrets de l'existence : les Pharaons eux aussi croyaient en la vie après la mort ; ils ont momifié les dépouilles, et les pyramides étaient pour eux des sépultures pour une autre vie.

Et, de la robe blanche transparente, la couronne de la reine et le désert aride, je me suis retrouvé, d'un coup, nageant dans les prairies, les jardins et les étendues d'herbe, me berçant dans un hamac, elle à mes côtés.

Elle ressemblait à la belle princesse en quête de verdure : la reine Amatis à qui le mari offrit des jardins suspendus, les jardins de la beauté, afin qu'elle ne s'ennuie guère.

Je la voyais femme qui voyage ou se déplace beaucoup. Elancée, sage ; guidant sa caravane d'esclaves, sa servante à côté d'elle.

Je dis :

- Qui es-tu ?

Elle dit :

- Je suis l'ancêtre des Touareg, et celle-là est ma servante Tâkâmat.

- Tu ressembles à Mâtuka c'est-à-dire Boukahountas, la fille qui aime le jeu, la fille courageuse et intelligente.

Boukahountas est une héroïne de la paix : j'ai lu ça dans des contes pour enfants.

Elle dit :

- Je suis la mère du désert africain ; j'habite le pays du Hoggar.

- Tu es alors Tin Hinân, la mère des nobles, la gardienne du Hoggar et la mère des Touareg ?

Une femme qui habitait les vallées et les prairies vertes. D'une beauté superbe ; elle a édifié un grand royaume grâce à ses grandes qualités.

Le jour suivant, je n'avais pas rempli mon verre. J'en avais pris la moitié seulement, laissant le reste sur la table des lumières avant de rentrer chez moi.

Je m'étais jeté, fatigué, sur le lit des rêves. Un lit vide. Cette nuit-là était froide ; une belle femme me tenait compagnie au son du hennissement d'un cheval fougueux : une cavalière revêche, habillée de la tenue de la grandeur, portant sur elle une épée rutilante.

Je la voyais se battre implacablement contre des soldats fortement équipés d'armes lourdes. Je la voyais brave, tirant le noble héros, Boubaghla, d'une mort certaine...

C'était une fille fascinante, intelligente et une mystique. Courageuse et forte, elle menait ses combats contre l'armée française avec vaillance. Je la voyais dans la figure de Djamila Bouhired et de celle de Hassiba Ben Bouali, dans ces femmes algériennes brandissant le drapeau de l'indépendance avec ses trois couleurs, en lançant des youyous de liberté.

J'émergeai de mon sommeil profond, les youyous de joie dans les oreilles. Je criai :

- « Vive l'Algérie ! Vive l'Algérie ! Vive l'Algérie ! »

Parfois je la voyais une femme tenant du pain dans la main. Elle entraînait chez moi, arborant un sourire

qui m'était familier. C'était elle en réalité qui me recevait chez elle, avec un sourire de joie et d'amour.

Je répétais en moi le poème de Darwich :

J'ai la nostalgie du pain de ma mère

Du café de ma mère

De la caresse de ma mère ;

Et l'enfant en moi grandit

Un jour sur la poitrine de ma mère.

J'aime mon âge

Car si je meurs

J'aurai honte des larmes de ma mère.

Je l'aimais, moi seul. Et la mort seule me l'avait arrachée. La mort seule l'avait vêtue de la robe de mariée et m'avait vêtu de ma tristesse ; elle m'avait donné beaucoup de larmes pour que j'en verse sur sa tombe.

Des larmes de silence et tout l'itinéraire de sa vie défilent dans ma mémoire chaque fois que je me souviens de son pain.

Elle a laissé un pain sur la table et est partie sans dire le moindre mot. Je m'étais pressé derrière elle, mais je n'ai trouvé que l'ombre des arbres colorant l'endroit sous la lumière... et une brise légère, celle-là même qui avait fermé la porte après moi.

Je suis resté longtemps debout devant la porte,

dont la fermeture m'avait apeuré, en me disant :

- «C'est Fatyha, Fatyha revenue de sa tombe me rendre visite. Pour me donner du pain comme à son habitude.»

Une forme pâle, frémissante, me maintient dans l'incertitude sur la réalité de ma vision et ce, chaque fois que j'essaie de cerner son corps, devant moi, loin de la tombe.

Elle me prend dans ses bras avec la douceur innocente des enfants. Elle me fait entrer dans son cœur avant son foyer. Nous échangeons furtivement quelques mots, dans un moment de clarté. Nous nous plaignons de notre réalité et nous nous y fondons malgré nous. Nos rêves s'élargissent du beau lendemain imprégné de joie, qui nous donnait à vivre de magnifiques instants au défi des plaintes et des gémissements.

Son pain était ce dont j'avais goût en premier lieu ;
Sous sourire en second

Et son adieu est un pain dont je rêve devant sa tombe.

A cet instant, je ne pouvais pas essuyer à la petite Safâë ses larmes ni lui dire que sa mère allait revenir, car la douleur était plus forte que chacun de nous.

J'aurais voulu crier comme Archimède : « Euréka !
Euréka ! » c'est-à-dire : je l'ai trouvée ! Mais le terme

était resté suspendu dans ma gorge ; il refusait de sortir, avec l'air de me dire :

- « Tu ne l'as pas encore trouvée. Ce n'est pas elle. » Ressemblais-je à Napoléon, qui était arrivé au pouvoir grâce aux femmes ?

Il a tenu le rôle de l'amoureux envers des femmes aguicheuses, libertines ou mariées. Il a été leur amant. Et grâce à chacune d'elles, il a atteint tour à tour ses objectifs jusqu'à édifier un grand empire. Je me questionnais avec insistance :

- Pourquoi les Grands se suicident-ils ?

- Pourquoi mouraient-ils subitement en s'empoisonnant – des plantes vénéneuses mettant ainsi fin à la grandeur et à la force d'hommes, ou à la ruse de femmes, au moment où ils changeaient la marche du monde ?

Je pensais que ce petit Corse avait un cœur qui ignorait l'amour. Or cet homme-là, le plus grave et le plus rusé, était un amant qui pouvait être agité, jaloux, triste, toujours à la merci des caprices de Joséphine ; il n'aimait pas attendre longtemps ; et ces tourments le portaient à l'amadouer, la cajoler, elle, la femme qui s'enorgueillissait de ce qu'il l'aimerait comme il aimait la gloire s'il devait choisir entre la femme et la gloire, s'il devait choisir entre la grandeur, le trône, le pouvoir

et une femme nommée Joséphine! (A moins qu'elle faisait preuve d'exemplarité et d'imagination, et lui, de prudence.)

Que Pasteur, le spécialiste des microbes et des virus oubliât sa nuit de noce, pris par ses expériences dans les boyaux de son laboratoire, nous commande à dire qu'il valait mieux pour cet homme de choisir entre être celui d'une femme ou celui des expériences de laboratoire.

- Est-ce que Raja me mettait devant le choix entre ma masculinité et sa maternité ?

J'étais en mal de quiétude, et la privation de paternité me plongeait dans la tourmente durant mes nuits vacantes. Je me cachais sous les draps et savourais le crissement de mon lit pendant qu'il tuait le silence ; je me délectais de ma propre voix qui répondait au silence. Je plongeais dans les dédales profonds de mon enfance ; j'en ressuscitais les nuits l'une après nuit ; je reconstituais le jeu d'échecs, le jeu au ballon, le jeu à cache-cache ; je me remémorais la cours que je faisais aux filles devant le lycée et comment nous jouions au jeu du rire, du chuchotement et des rendez-vous.

Je profitais de l'occasion, l'occasion de l'obscurité pour tirer satisfaction de moi-même : mon agitation, les battements de cœur ainsi que les tremblements,

dont j'étais saisi chaque fois que je réalisais que j'étais bien loin de moi-même, ajoutaient à mon émoi et à ma frayeur.

Je n'accordais pas d'importance à l'idée de défaut. Je m'interdisais de fumer durant de longues heures, cessais de me questionner et de douter. Je m'éloignais de mon adolescence qui s'était suicidée dans mes profondeurs en s'en allant planer dans un univers de culpabilité. Ainsi avais-je contraint la quiétude à l'attente.

Je portais mes interprétations, mes suppositions voire mes élucubrations à une haine viscérale qui discourait en moi à voix basse, puis éclatait dans un souffle d'euphorie et un fou rire sardonique traduisant en moi une crise de culpabilité.

J'étais conscient d'être atteint d'une cécité psychique conséquente à mon choc qui s'était propagé en moi dans tous les sens ; je luttais contre une asthénie qui m'a saisi depuis que le jaunissement avait affecté mon visage et failli me faire perdre le contrôle sur mes jugements. J'étais malade.

Le moment du qui-vive et de l'attente se prolongeait chez moi, en refus de la relation dans laquelle je m'étais lancé.

Le passé s'insurgeait et maudissait ma peur, ma peur qui ajoutait à mon trouble, ma colère

et mon irritation mais aussi à ma présence. La terreur a fait grimper en moi la folie à son plus haut degré et l'agitation, à sa manifestation la plus dangereuse, celle qui menacera mon existence : le désir de mettre fin à ma vie.

Des penchants agressifs... d'absurdes motivations derrière lesquelles je m'abritais... c'était un désir de me débarrasser de ma propre nature qui détruisait ma volonté, en sorte que mes réactions étaient devenues des réactions improvisées qui jaillissaient comme un mensonge venant meubler mon intérieur.

Pour l'heure je n'accorde nul crédit à ces errements d'esprit : ils ont détruit ma vie.

Mes réponses m'embarrassaient : elles défiaient ma témérité et mon estime de moi-même.

Pourquoi cela s'était-il produit ?

Pourquoi allait-il se produire ?

Pourquoi cela se produit-il ?

Mes réponses, cette fois-ci, ont eu raison de mon degré de faiblesse et de ma conviction que l'abdication était chez moi plus grande que la défaite, une défaite qui me rongait dans ma lâcheté, mon affliction, ma colère et mon indignation même.

Ma façon de m'habiller ne m'a pas plu cette fois-ci. Avant de sortir de chez moi je me suis dirigé

plus d'une fois à l'armoire de vêtements, la vidant avec rage comme si je cherchais dedans un habit que je ne trouvais pas. L'habit que j'ai fabriqué en moi, dans mon imagination, et dans l'armoire. L'habit qui me rappelait ma valeur, ma force, ma violence et mon dédain des autres. L'habit qui a ébranlé mon pouvoir de maîtriser ma colère.

Faible suis-je devant ma patience qui m'a amputé de tous mes membres. Mes membres alors chargés d'un courant électrique dont l'intensité était plus forte que mon pouvoir de résistance.

Je cherchais toujours cette violence qui m'a habité depuis l'enfance, entre les tables de classe ; violence portée dans les mains de l'instituteur. Instituteur qui excellait à imprimer la douleur sur nos petits corps. Il nous ôtait le pantalon, nous frappait sur le derrière ; et nous criions de souffrance. Il nous arrivait parfois de nous sentir gênés par les regards de nos camarades alors nous étouffions notre cri jusqu'à en être brûlé. Parfois les doigts d'une main étaient groupés puis frappés sur le bout. Les doigts avaient un effet magique sur le reste des membres. Pour davantage de supplice, on introduisait entre eux un crayon et on les pressait avec force en rajoutant parfois quelques torsions du crayon.

Ainsi les doigts à eux seuls représentaient le langage de la douleur et de la peine. Ils incarnaient

le langage de l'appétence et de la nostalgie.

La phase de l'enseignement primaire a été celle de l'enfer pour moi, un enfant qui n'aimait pas l'école. Une phase où le savoir a été gravé dans notre cerveau de la même façon que la forme du bâton l'a été sur nos petites mains.

« Peu s'en faut que le maître soit un prophète »

Les jours puis les années passaient et mon corps grandissait. Mes jours aussi grandissaient, en heures, en rêves et en peines.

Ensuite, une adolescence qui s'était caractérisée par la violence, la brutalité, l'émotivité, la déprime et la frustration. Une adolescence aux sentiments fougueux qui me conduisaient très souvent à l'abattement, au désespoir, et par là, au désir de suicide.

Je sentais que je n'étais plus un enfant. Un enfant fidèle et attaché à la famille, à l'école et aux camarades ; fidèle à lui-même ou plutôt révolté contre tout.

Une adolescence qui ne contestait pas la maturité.

Une adolescence qui renvoyait à cette enfance qui se questionnait au sujet de Dieu : où, pourquoi et comment ? L'adolescence du jeu avec les questions, une adolescence qui libéra ma pensée, me procura équilibre et sérénité. Je parvenais à la réponse aux questions par la recherche : la réponse des autres ne me convainquait pas.

Je sentais qu'il existait un secret que les autres cherchaient à me cacher ou que ces autres ne savaient pas. Et parfois ils évitaient de me répondre au prétexte que j'étais encore petit.

Une adolescence qui m'a fatigué avec mon agitation, mon émotivité. Une adolescence de l'entêtement, de la négativité, du manque de stabilité et de la quête d'une liberté longtemps désirée et réprimée.

Une adolescence qui me donnait un sentiment du péché, de culpabilité et un manque de confiance en moi et en les autres.

Une adolescence rebelle, défiant les autres et les situations ; une adolescence de la quête de l'autre que je percevais dans mon désir d'attirer l'attention sur moi. L'attention de l'autre.

Une adolescence qui refusait que je sois l'accomplissement du souhait de mon père ; l'accomplissement de son rêve là où il avait échoué.

Mon père qui avait été la victime de ses conditions (ou plutôt ses conditions furent ses victimes) parce qu'il n'avait pas su considérer les choses comme il se devait.

Une adolescence qui me retenait devant le miroir de longues heures, scrutant les traits de mon visage, refaisant dans tous les sens ma coiffure plusieurs fois.

Une adolescence qui refusait ma physionomie ; qui refusait mon nez grotesque et mon visage rond. Elle refusait ma petite ou grande taille, voire mon corps plein. Je mettais l'armoire sens dessus-dessous pour trouver un vêtement qui conviendrait à mon physique. Car j'en avais assez des costumes et des cravates qui m'étranglaient, les cravates qui avaient la forme et les couleurs de serpents.

Aujourd'hui je suis lié davantage.

Je suis lié aux informations plus qu'au bureau de Staline. Je me suis lié à un autre visage, marqué par plus de souffrance et d'abnégation ; lié à l'image qui mettait au jour mon intériorité, qui m'exhortait au silence devenu un cadeau du jour, à chaque matin : il frappait à ma porte puis me quittait quand je m'endormais. Il retirait tous les détails du quotidien qui m'habitait, sans permission.

Je me souviens encore de ses yeux langoureux qui me faisaient sentir que je nageais dans le blanc de leur blanc et que je me noyais dans leur noir ; comme si je nageais dans le clair de la méditerranée et que je me noyais, englouti par le triangle des Bermudes.

Et elle, autour de moi, s'adonnant à un art martial sur mon corps. Elle traquait mes désirs refoulés et prenait d'assaut les citadelles fortifiées de mes souvenirs, parcourant les galeries de ma lointaine

enfance, chatouillant les sensations de mon jeune âge jusqu'à disperser les fils de mon adolescence sur la table de mon vieil âge.

Et moi dans ses bras amarrant avec mes vieilles barques dans le blanc de ses yeux qui plantaient leurs regards dans mes profondeurs.

Je suis tombé dans l'addiction.

Je suis dépendant de la bouteille verte.

Je suis dépendant des verres pleins, colorés par leurs bouches.

Je suis dépendant de leurs lèvres colorées.

Je suis dépendant des légendes du passé ; je tourne autour comme l'oiseau des rêves épris du collier de l'amour, des baisers et des rêves.

Je suis dépendant des brises marines et de la préparation au voyage chaque nuit sous la bruine.

Je suis dépendant du vacarme de la ville, de la nuit, des étoiles, des planètes et de la lumière.

Je suis dépendant du crissement de mon lit et des verres du thé saharien vert.

Je suis dépendant de mon silence et de ma parole.

Je suis dépendant de la soif, de la faim et de la douleur.

Je suis dépendant de mes soirs s'épuisant à happer mes souvenirs et à fouiller dans ma filiation, à la recherche de mes cartes géographiques et de l'ordre de succession de mes ancêtres.

Une femme sans couleur

Chaque fois que je suis à cours de souvenirs, ma mémoire s'éparpille en essayant de se recomposer. Elle me revient ensuite chargée de silence et d'amertume. Chargée de déception et de désarroi et cependant d'une joie rare et de jouets en bois. Elle me revient pour me disperser sur mes oreillers froids, dans ma chambre lugubre.

Et reviennent avec elle, à nouveau, les couleurs. Les couleurs à l'image de ma nièce Sahar, la petite fille. Elle (Sahar) monte sur la chaise pour arriver au niveau du miroir et ouvrir les tiroirs de l'armoire. Elle y découvre crayons de khôl, rouges à lèvres, peignes

et bagues en or. Elle nous regarde puis rit.

Ses rires signifient qu'elle a trouvé son jouet préféré : le jeu des couleurs. Puis elle trace sur son visage des traits avec le rouge à lèvres, elle teint ses sourcils et ses joues. Tout ce qu'elle sait c'est qu'elle a teint son visage comme le fait sa mère, et elle rit. Elle met les bagues à ses doigts et rit, elle se peigne les cheveux et rit, elle rit en nous regardant.

Ses rires disent qu'elle a dessiné avec les couleurs à sa manière et les a composées à son goût en riant.

Ses rires disent qu'elle est femme et qu'elle a trouvé ce qu'elle cherchait.

Ses rires disent, alors qu'elle nous regarde, je suis femme devant le miroir.

Ô fillette ! comme ils sont beaux tes rires et ton jeu avec les couleurs face au miroir, toi toute petite !

Ma mémoire vole, s'éparpille à nouveau pour me dire que ma mère ne possédait pas les couleurs avec lesquelles j'aurais pu jouer à l'instar de la petite Sahar aujourd'hui.

Ma mère connaissait le henné et le khôl. Non pas pour embellir ses yeux mais pour les préserver du trachome. Ma mère n'avait pas connu le jeu des couleurs face au miroir. Elle ne possédait pas de miroir car elle était belle sans couleur et sans miroir.

La beauté tirée de la montagne en était le secret. Son charme discret était dans ces lignes vertes, ces tatouages qui décoraient des parties de son visage et ses bras.

De la couleur verte, ma mère fabriquait une beauté spéciale pour elle et une langue avec laquelle elle racontait ses tréfonds. Elle me disait souvent avec cette langue-là :

- La beauté est un secret...le secret des traits.

Plus tard, j'ai compris le sens de « secret des traits » C'est-à-dire les subtils détails des traits du visage. La beauté de la montagne.

Ô miroir !

Ô couleurs où j'ai laissé la folie de mes envies, la folie de ma jalousie, la folie de mes échecs et de mes réussites !

Et où ma mère a laissé la folie de sa féminité !

Je me résignais au silence qui me livrait à moi-même, au détour de chaque couleur, devant chaque tableau qui dévoilait mes contours provocants et les lignes de ma mémoire et les séquelles d'une enfance disséminée dont j'écartais le souvenir.

Peut-être qu'elles me dérangaient, mes couleurs pleines de désir et de folie, et qu'elles réveillaient en moi les stigmates d'une jeunesse, m'infligeant des

remords en dépit de ma répugnance à m'accuser de violation et de sottise.

Mes couleurs m'octroyaient une légitimité, un droit de se confier et un statut de singularité tant il me restait peu à vivre. Je pratiquais l'amour avec les couleurs et la recherche d'excitation avec le pinceau. Leur mélange me mettait devant un corps à corps ouvert à plus d'une couleur, à plus d'un prélude, à plus d'un tatouage vert que ma mère dessinait avec art sur son corps ou sur ceux des autres femmes.

Leur mélange me rapprochait des visages que je tentais de recomposer et dont je ramassais les lambeaux avec les mêmes sentiments destinés à tuer avec préméditation.

Le crime avec préméditation s'est terré dans tous mes tableaux. Et aucun de ces derniers n'a pu le ressusciter.

L'image de la tombe de mon père !

Mon père habitait derrière les couleurs. Il s'auto-mélangait. Il me cajolait d'entre les couleurs et souriait chaque fois qu'une couleur lui déplaisait. Il ricanait lorsque les couleurs mettaient à nu mon envie. Et il se taisait lorsque mes couleurs lui paraissaient pâles, tuant en moi le désir de colorer et d'émouvoir.

Je recevais son odeur pendant que son petit miroir

se dessinait sur mon tableau sans que j'en délimite la forme avec mon pinceau. A ces moments-là je le sentais à côté de moi quand je me rapprochais de mes tableaux.

Mon père n'habitait plus dans la tombe, mon père habitait désormais dans mes tableaux, il m'habitait moi à travers les couleurs.

Chaque fois que la répugnance et l'ennui s'emparaient de moi je fuyais vers lui. Je le trouvais qui m'attendait sur la planche des couleurs avec les tubes de couleurs, les crayons et les papiers.

L'atelier appartenait à mon père. L'atelier se trouvait dans la salle de réception. Ses fenêtres donnaient, du côté nord, sur le bleu de la mer, et du côté sud, sur les peupliers et les palmiers.

L'image des mouettes blanches planant dans l'espace produisait un jeu de couleurs. Les mouettes happaient le poisson du fond de la mer et reprenaient leur envol. Puis elles planaient à nouveau, reproduisant le même jeu : un mélange de blanc et de bleu azur.

Je ne pouvais qu'admirer !

Mon présent est le prolongement d'un passé lointain, un passé qui m'appelle à le découvrir.

Il m'appelle à verser toutes les couleurs dans la mémoire oubliée : Chercher ma couleur pourpre

dans les Phéniciens et chercher les belles choses dont regorgent leurs vestiges qu'abritent aujourd'hui les musées : ustensiles et autres objets de poterie qui furent enterrés sous terre, des pièces de monnaie frappées de portraits de rois... des pièces portant l'effigie d'une femme coiffée d'un diadème, le symbole de la victoire en face d'elle ; ou d'un homme debout sur une plate-forme rocheuse, coiffé d'une couronne à trois dents sur laquelle est écrit Ecocim, mon nom à moi...l'île aux mouettes.

Les fêtes saisonnières, particulièrement, imprégnaient les jours de la sacralité du temps et de l'endroit. Une sacralité qui me procurait un sentiment de grandeur, de fierté et d'orgueil. Chaque jour, chaque heure raconte la bravoure d'un peuple, l'histoire d'une mère et les larmes d'un bébé.

Je les appelais les fêtes des couleurs : le blanc, le vert, le rouge ; pour la première fois les couleurs me trahissaient. Je ne veux pas mélanger ses trois couleurs, je les veux naturelles et libres. Je ne veux pas que s'infiltrent en elles mon état d'âme, ma lassitude, mes peines et mes douleurs ; je les veux tel quel...une mémoire !

Mes couleurs me reviennent à nouveau sous forme d'images d'enfants innocents, de larmes de femmes et de cris d'hommes. Ces images étaient le décor et les constituants d'une autre âme, les couleurs mortelles

d'une autre manière d'être.

Une manière qui, le moins qu'on puisse dire, est horrible ; les couleurs ayant participé à son jeu sur les corps des innocents, à Gaza, Naplous, Bent Jbeil, Bâlabeek, Mâroun Errâs... à Sour, à Qana, en Irak ...

des corps qui se sont baignés de rouge puis, plus tard, de rouge foncé ; le rouge a viré au noir, ensuite au noir noir, la mort s'affichant sur son visage à l'heure du trépas.

Aujourd'hui les couleurs dévoilent ma vérité, dévoilent ma faiblesse d'être une femme sans couleur. Une femme qui ne possède, pour tout moyen, que les soupirs, les remords et la souffrance.

Les couleurs se sont accaparé ma faiblesse et mon incapacité à dessiner : la couleur de la fumée a décoré les ciels du Liban, de la Palestine et de l'Irak ; et les femmes en ont mis autour des yeux, dans la stupeur et la terreur...

les villes se sont réveillées sur la folie des couleurs flirtant avec les âmes et l'horizon, avec la douleur des jours qui se succédaient. Elle annonçait le commencement d'un passé lointain afin que les valeurs s'inversent et que la mémoire tressaille au hurlement des femmes, aux cris des enfants et devant la répression faite aux hommes. Pour que le rouge foncé résume toutes les envies refoulées et avoue être

le maître de la folie, une couleur qui reconnaît être fatiguée de maculer la blancheur de la ville, la bleuté du ciel et la pureté de l'innocence.

Une couleur qui reconnaît avoir supporté, plus qu'elle n'en pouvait, les horribles couleurs criardes. Une couleur d'un volcan de feu, une couleur qui dit non...qui dit :

« Nous sommes un peuple qui aime la vie.

« Nous sommes un peuple qui veut vivre, un peuple qui veut exister. »

Une couleur derwichienne qui dit avec toutes les teintes de la poésie :

« Aux passants à travers les mots passagers

« De vous, l'épée et de nous, notre sang

« De vous, l'acier et le feu et de nous, notre chair. »

J'avoue que, si j'avais pu je lui aurais donné une occasion de vivre et aurais rempli son ciel de mouettes fuyant la fumée des grenades sonores.

Des vies ont été écourtées par des moments de folie, des moments d'hystérie et d'arrogance. Les vies ne valent désormais pas même un grain de poussière.

Soudain j'étais en train de vivre l'instant, l'instant qui me séparait du temps et des lieux, un instant qui ne reconnaissait que le désir et qui n'approuvait nul instant qui m'entraînerait à la confiance.

Je colore ma sincérité avec la stupeur, et celle-ci me transpose de la folie du silence à la folie du hasard qui me l'avait fait rencontrer à la porte de l'université.

Un autre âge m'attendait. Un âge qui m'importait et qui allait déterminer les détails de ma vie future.

Un âge qui a finalement éveillé ma conscience : je perdais ma vie, dans le silence de la salle, à peindre, chez mon père.

Aujourd'hui je veux faire sortir mon père de son silence vers mes rêves que j'ai emprisonnés entre les couleurs et près de la fenêtre de la salle. Je veux laisser ces rêves voler avec les mouettes blanches, manger les poissons, jouer à leur jeu des milliers de fois. Aujourd'hui je me suis convaincu que je suis une femme née à l'instant même.

A cette période-là, je n'éprouvais pas le besoin de bavarder avec Thouraya, ma voisine – sa porte étant en face de chez nous.

Thouraya parlait de ses aventures sentimentales, qui me paraissaient n'être que folies et enfantillages.

Elle était capable de fabriquer de son présent « des sépulcres pleurant devant leurs pierres funéraires. »

Elle riait de mes arguments bien qu'elle en fût convaincue; et ses louvoiements me laissaient perplexe. Elle se disculpait du dernier aveu qui l'avait confondue et ce, avec un émerveillement, un plaisir, une jouissance !...

Je sentais qu'elle portait en elle ses propres décombres et cherchait à se recomposer.

Je percevais dans sa voix une note de dépit qu'elle laissait s'exprimer sans retenue.

A ses mots une fois, je me suis mise à revoir le moment où je l'avais aperçue en compagnie d'un homme, à la rue Larbi Ben M'hidi (grande figure emblématique de la révolution algérienne, exécuté, après avoir été condamné à la peine de mort par le colonialisme français).

J'étais d'abord restée debout, reconsidérant mes premiers doutes. Mais c'était bien elle.

Je ne sais pas pourquoi je commençais, depuis, à me rapprocher d'elle plus qu'avant. Quelque chose m'accrochait à elle. Comme si je voulais savoir ce qui la singularisait. Comme si je voulais qu'elle me renseignât sur cet homme qui était en sa compagnie et qu'elle me dise :

- «C'est un proche, ni plus ni moins ! »

comme ça, sans préambule ni me poser de questions embarrassantes. Mais chaque fois que je me rappelais cette note de dépit qui l'habitait et qu'elle tentait d'habiller d'une gaîté forcée, elle paralysait ma pensée et me mettait dans l'incapacité de dire quoi que ce soit. Je ne pouvais que l'écouter :

- peut-être qu'elle avait fait le bon choix ; peut-être

qu'elle recherchait de l'affection ; peut-être...

Un jour elle m'a dit tout simplement :

- Je veux de l'argent et une vie honorable. Je veux me marier avant qu'il ne soit trop tard. Qu'importe si le mari a l'âge de mon père.

J'étais au bord de la colère et à deux doigts de lui crier au visage :

- pourquoi ferais-tu ça ?

- il est de l'âge de...et toi tu es à la fleur de l'âge.

Thouraya m'arrêtait chaque matin pendant que j'écrivais mes feuillets.

Je découvrais chez elle une autre chimère de la vie et un personnage qui éprouvait du remord et de l'amertume.

Je découvrais dans les feuillets que j'écrivais ma répugnance et ma jalousie à la fois ; je découvrais des sentiments avec lesquels j'étais de connivence pour les refouler.

Avec ses histoires, Thouraya me forçait à ne pas m'amputer des poèmes d'amour et à ne pas lui jeter d'accusation ou la blesser en lui opposant ma vertu et ma pureté.

De la sorte, elle faisait éclater en moi un étonnement que j'avais tu contre mon gré.

De la sorte elle essayait de remettre en place ce que le désordre avait dispersé en moi.

De la sorte elle détruisait des ponts que j'avais construits depuis des millénaires...pour que je traverse des milliers d'événements, entre des temps de guerre et ceux d'une paix que j'avais annoncée, ou pour que je me réconcilie avec moi-même et me jette dans les bras de mon pays afin qu'il m'étreigne avec fierté.

De la sorte elle me mettait devant des choix où il m'était difficile de trancher, entre traverser la vie sans escale et vivre les conditions qui nous ont conduits au mauvais choix. Entre la quête d'une joie rarement accessible et cette maternité qui nous obsède au côté des ornements de la vie.

A ce moment-là j'ai pris conscience du désastre qui me possédait alors que je gardais le silence à son égard ; avec le désarroi de l'échec je me suis mise à assouvir ma passion de la danse et ce, sur les ruines d'une idée que je refusais de couvrir en moi de crainte que ne se rallument les volcans éteints. Je m'étais tu et mon silence se fit complice de sa folie comme si je m'excusais auprès d'elle avec un visage autre que le mien.

Cette fois-ci les couleurs m'avaient peinte d'une autre façon. Elles m'avaient peinte et emmenée à la salle des fêtes, m'introduisant au sein du langage

de la danse avec les couleurs, de l'ornement des habits avec les couleurs. Les couleurs s'étaient confondues dans mon regard : jaune, rouge, vert, ocre, noir, pourpre, blanc. Pourtant à ce moment-là je n'avais pas prémédité de les mélanger. Je les avais laissées jouer leur jeu. Je les avais laissées telles qu'elles étaient, sur les corps, se réjouir de l'instant ; et c'était là que je m'étais rappelé de la chanson, la chanson de la danse :

Cherchez dans vos cœurs
Vous êtes en train de brûler
Vous pouvez voler
Que tout le monde se libère !
Qu'on enlève les souliers des occasions
Oubliez vos souliers
Que tout le monde se libère
Qu'on enlève les souliers des occasions
Libérez-vous ! Libérez-vous !
Enlevez les souliers des occasions !
Et les femmes se sont libérées.

Elles (les femmes) se sont libérées de leur chute continuelle, leur chute perpétuelle : les couleurs se sont libérées et les coupes de cheveux se sont libérées en plusieurs formes et couleurs ; se sont libérées les crèmes et les chansons bruyantes ; les corps se sont libérés, de l'original à la copie.

Les femmes sont passées du silence perpétuel au langage du rêve et de l'amour. Leur devise et leur refrain affichés, elles déclarent sans gêne s'être libérées de leur refoulement, de leur silence, des vieux carcans, des slogans erronés et des clichés. Elles se sont libérées des photos de revues et des photos de nu ou de corps nus et du péché qui s'y rattachait.

Elles se sont demandées, et j'en faisais partie :

- Nous sommes-nous libérées de la tyrannie des quatre murs ?

- Nous sommes-nous libérées du complexe de l'Autre ?

Je les ai vues, chacune se chercher ; chercher les couleurs qui disent :

- Je suis femelle par toutes les couleurs !

Je les ai vues comme ça, tourmentées par les méandres des quatre murs et par d'autres méandres dont elles ne savaient comment se débarrasser: elles étaient l'autre qui les habitait...un exil.

Mes chants colorés et fervents résonnent dans la vacuité de la mémoire ; j'essaie de panser les plaies brûlantes et oublier ma jalousie et mes envies.

Les couleurs chaudes me fatiguent, ces couleurs, dont le rouge, le jaune et l'orange m'agressent. Je les vois dans la colère du feu et généralement pour

transmettre la haine ou manifester la joie.

Et parfois des couleurs froides, dont le vert, le bleu, le violet me passionnent au sein de la nature...dans l'eau et la verdure, et diffusent en moi le calme et la sérénité.

J'ai vécu par l'âme en compagnie des couleurs. Je passais de longs moments avec celles que je choisissais : la couleur du vêtement, la couleur des cheveux, la couleur du cartable, la couleur de la voiture, la couleur des petits objets et des meubles, la couleur de la literie, du sol, des murs, etc.

L'analyse des couleurs aura été une autre station de ma vie. Dès l'âge de trente-cinq ans, mes propres couleurs perdaient de leur éclat et commençaient à apparaître les traits que j'avais formés sur mes tableaux.

Je cherchais alors les signes de la beauté dans la couleur des yeux, des cils, de la peau, du sourire, des cheveux, des ongles, etc.

Je cherchais si j'étais une femme estivale, hivernale ou automnale ou encore printanière. Je cherchais en comparant les couleurs froides et les couleurs chaudes. Dans la couleur qui cache l'ombre et le halo, dans la couleur qui donne une impression de vitalité et produit de l'attrait.

Par les couleurs j'essayais de me rapprocher de ma personnalité, de la saison à laquelle j'appartenais ou de ce qui me convenait comme parfums, habits et bijoux :

Si je penchais vers la provocation avec mon parfum euphorisant et avec mes bijoux en argent, en diamant ou en or ?

Si j'étais une femme estivale avec mes couleurs classiques qui me donnaient une image de calme, d'exemplarité et d'équilibre, de correction et d'élégance, et avec mon parfum à la senteur des roses ?

Ou une femme automnale, naturelle avec des bijoux en or et des parfums de fruits.

Ou une femme printanière à la fine sensibilité et aux couleurs éclatantes, vives, éblouissantes ?

J'étais sensible aux ondes électromagnétiques qui remuaient le fond humain et soulevaient les sentiments, jouant des tours de ruse au temps qui continuait son œuvre sur mon corps.

Simplement j'ai découvert que je n'avais pas répondu à moult questions qui me tourmentaient. A part retourner aux couleurs, les mélanger de nouveau et dessiner un tableau de la danse, de la libération, du rythme et du corps une énième fois. Là-bas dans l'atelier, chez mon père, dans la salle donnant sur la mer et les mouettes blanches.

Je garde ma couleur pourpre depuis qu'une matrice phénicienne d'origine cananéenne m'a mise au monde au troisième siècle avant Jésus-Christ.

Mes ancêtres aimaient énormément les couleurs, et leur passion pour le pourpre a ajouté à ma blancheur et à ma beauté.

La couleur royale qui fit la renommée des palais romains qui avaient parés la mer et fait le bonheur des mouettes. J'étais la fille gâtée par la couleur des rois, et on m'a alors appelée Ecocim.

La terre éperdument aimée par Hercule et ses amis, si bien qu'ils se fussent abonnés au repos à l'ombre de ses arbres, à la brise de sa mer bleue et parmi les chants de ses oiseaux.

Il s'est passé que cette nuit-là j'allais vivre pleinement ma folie seule entre les couleurs ; vivre pleinement ma solitude dans la salle, contemplant la ville blanche en évoquant ses érudits savants, ses derviches pieux et ses héros martyrs. Leurs têtes émergeant de la mer me prenant pour témoin de leur racine, de leur appartenance et de leur faveur envers nous : Abd-Errahmène Ettaâlibi, Ahmed El Jazâiri, Mohamed El Qal'i, Abi El Barakât El Barouni ensuite, Ahmed Zabana, Ali Lapointe, Jamila Bouhired, Jamila Boupacha, Hassiba Ben Bouali, Malika Gaïd.

Sa blancheur ainsi que la bleuté du ciel et de la mer, les arbres, les oiseaux, les constructions, l'air, la pluie me faisaient rappeler les paroles d'un de ses poètes:

«Une cité à qui la colombe a prêté son collier
Et a habillé de son apparat de plumes, le paon.»

Je m'étais imaginé habiter une de ses tours ou un de ses palais colossaux comme le palais du Dey Mustapha Bacha ou le palais construit par Raïs Hamidou ou bien le palais du Bardo ou encore le palais du Dey, sis à la Casba, la Casba où Ali Lapointe s'est fait exploser et qui a inspiré Mohamed Dib dans l'incendie et la Grande maison, des romans qui racontent la bravoure d'un peuple devant la barbarie du colonialisme et sa cruauté dans la torture.

J'étais attachée à ma mémoire et à celle du palais d'Aziza ou dar Aziza Bey, la femme éperdument aimée par son mari et dont le nom est resté lié à cet amour violent qui l'avait emportée d'un coup d'épée: elle fut victime de la folle jalousie de ce mari, celui-ci ne s'étant pas retenu de la tuer de ses propres mains malgré l'amour qu'il avait pour elle.

Les murs des palais abritent moult histoires émouvantes: dans les recoins et sous les voûtes se cachent des merveilles tout en raffinement, en beauté et calme éternel. A ce point que j'ai eu l'impression d'être dans une des splendeurs des mille et une nuits

et que Chahrazed avait volé ses histoires de ces recoins-là, de ces fenêtres et voûtes, de la couleur bleue, de la lumière qui ruissèle sans s'annoncer vers les chambres alignées ou communiquant entre elles, de ces tapis, de ces miroirs, de ces couloirs, de cette décoration sur chaque mur et sur chaque objet en violet, en bleu et en rouge.

Des constructions dont la singularité est leur style, le style antique : des mosaïques, des colonnes de marbre et des fontaines parent des jardins florissants: tout pour jouir de la beauté de la nature et savourer la vie. Des salles spacieuses et des tapis veloutés, de grandes montres et des miroirs où je me voyais une femme d'une fabuleuse histoire. Une femme aux multiples corps élancés; une femme partie de moi, une femme nommée Ecosium.

La femme de la blancheur et du pourpre...une femme et un homme qui n'auront aucune honte à se confesser devant la couleur et la forme si la couleur venait à se dissiper et toutes les formes venaient à se détruire.